This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ T 1648.555.456

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

MAXIME BÔCHER

PROFESSOR OF MATHEMATICS

1904–1918

Received March 15, 1922

3 2044 102 861 564

LAMARTINE.

SELECTED POEMS

FROM

PREMIÈRES ET NOUVELLES MÉDITATIONS.

EDITED,

WITH BIOGRAPHICAL SKETCH AND NOTES,

BY

GEORGE O. CURME, A.M.,

PROFESSOR OF GERMAN AND FRENCH, CORNELL COLLEGE,
MT. VERNON, IOWA.

"L'Idéal n'est que la vérité à distance."
"Les déceptions sont des vérités cueillies avant le temps."
—ALPHONSE DE LAMARTINE.

BOSTON:
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,
1888.

Educ T 1643.555.456.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PROFESSOR MAXIME BÔCHER
MARCH 15, 1922

COPYRIGHT, 1888,
BY GEORGE O. CURME.

J. S. CUSHING & CO., PRINTERS, BOSTON.

TABLE OF CONTENTS.

PAGE

PREFACE v

ADDITIONAL PREFACE vii

BIOGRAPHICAL SKETCH ix

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I. L'ISOLEMENT 1

II. LE LAC 4

III. LE DÉSESPOIR 7

IV. LA PROVIDENCE À L'HOMME 13

V. SOUVENIR 18

VI. LE SOIR 22

VII. LE VALLON 25

VIII. LE TEMPLE 28

IX. LA PRIÈRE 31

X. L'HOMME 35

XI. L'IMMORTALITÉ 46

XII. L'AUTOMNE 52

XIII. LE GOLFE DE BAÏA 54

NOUVELLES MÉDITATIONS.

I. LE CRUCIFIX 61

II. BONAPARTE 66

PAGE

III. CHANT D'AMOUR 74
IV. ISCHIA 84
V. LES PRÉLUDES 89
VI. LES ETOILES 104
VII. LA SOLITUDE 110
VIII. LE PASSÉ 115
IX. LE POÈTE MOURANT 124
X. LA SAGESSE 131
XI. LES FLEURS SUR L'AUTEL 134

REMARK. — Each of these poems is complete, and unaltered in any way.

GENERAL CHARACTER OF FRENCH VERSE 139
NOTES 149

PREFACE.

I PRESENT to the student and the reader of French in this volume a carefully prepared edition of poems selected from Lamartine's *Premières et Nouvelles Méditations Poétiques*. Many teachers may miss several of their favorites. I have lovingly gone over every line and have tried in the notes to bring out clearly to the searching student the thought, the feeling, and the image of the poet where there seemed to be difficulties in the way.

My object in the biographical sketch has been twofold: to point out to the student what poems among the voluminous works of the poet he should read, and then to lead him to points in these poems where he can find views of the poet's life as it flows in his beautiful verses. It is to be hoped the reader will allow this current to mingle with his own.

Lamartine is to me the dearest of all French poets; therefore I warn my readers against accepting my views as critical oracles. There are two kinds of criticism, appreciative and destructive. The former seeks to enhance the reader's enjoyment of the author and at the same time gently warns where it is necessary. Its aim is to create love for the beautiful, and it is careful not to frustrate this leading purpose by allowing the shadows to fall thereupon so as to cover it. Destructive criticism is rarely of any value and is in most cases one of the most positive evils in literature. Men of tastes different from the writer criticised,

[illegible] Nothing is more unjust [illegible] upon [illegible] Why do these men [illegible] the well-known George [illegible] is a sample of this [illegible] However this is only [illegible] now generally [illegible]

As [illegible] mountain and led by [illegible] heart, led by the [illegible] is thus that I desire [illegible] hope that this edition may [illegible] something towards establishing the study of Lamartine in our American schools. Lamartine is the Christian Virgil, only greater, and less pure and refined. Both will ever remain the poets of the progressive young because they are representatives of those eternal ideals toward which mankind will ever march without reaching them. If this little volume should find favor, it will be followed by another under the suggestive title, *Harmonies et Ramellements Poétiques*.

I gladly acknowledge here my indebtedness to a number of excellent articles and books in the general field of French literature, and I desire to express thanks especially to Madame [illegible] de Lamartine, the poet's niece, and to Prof. Alfred [illegible] of the University of Michigan, for real assistance [illegible] in my work.

Cornell College, Mt. Vernon, Iowa,
August, 1887.

ADDITIONAL PREFACE.

AFTER the above and the text were in plates, and the notes in type, it was thought best to change the scope of the notes, reducing the grammatical and largely increasing the explanatory and literary notes. On account of the difficulty of removing the little figures in the text and placing them elsewhere, a few traces of the original plan will still be found, which it is hoped will nevertheless be serviceable even to the advanced student. In the revision of the notes I have been assisted by the fruitful criticisms and suggestions of Prof. P. R. De Pont of the University of Michigan, Prof. A. Lodeman of the Michigan State Normal School, Prof. Alcée Fortier of Tulane University, Prof. O. B. Super of Dickinson College, Prof. James A. Harrison of Washington and Lee University, Prof. H. Edgren of the University of Nebraska, and Prof. S. Garner of Annapolis, Md. Especial credit is due Prof. Edward S. Joynes, of the University of South Carolina, for much that there is of value in the notes. I have in a number of instances adopted his suggestions word for word. A short treatise on versification by Prof. A. Williams of Brown University, prepared especially for this edition, has been added. The dates found in the sketch and notes differ somewhat from those usually found in books and in the poet's own annotations. I have based them upon

a very careful study of the poet's life and letters. Some of these dates are necessary for a proper conception of several of the poems. The poet's niece, who is in possession of much information not yet published, has furnished me with several important dates.

I have uniformly made use of the term *Julie* instead of the more common *Elvire*, as the latter is confusing, since it is also applied to the young Neapolitan lady Graziella.

The biographical sketch and notes in this edition were intended to increase in a humble way the appreciation of France's great lyric poet, but the editor at the close of his labor sees how little he has done. Great men, like great mountains, cannot be brought to others, but we must go to them; and in the poems themselves lies the form too great to be conveyed away, but from which we all, in accordance with our own nature, may fill heart and mind.

MT. VERNON, IOWA,
March 30, 1888.

BIOGRAPHICAL SKETCH.

ALPHONSE-MARIE-LOUIS DE LAMARTINE was born in Mâcon, upon the Saône, Oct. 21, 1790. His father was a nobleman of good lineage and comfortable circumstances, but not rich. He was a stanch royalist, and stood by the King even Aug. 10, 1792, for which act he was imprisoned and condemned; however, he fortunately escaped the guillotine and retired to his estates at Milly, a little village near Mâcon. Here at Milly, later sung by the poet, Alphonse passed a happy boyhood. The poet has traced the earlier scenes of his life in several charming prose works—*Les Confidences*, *Nouvelles Confidences*, *Mémoires de Lamartine* (published after his death),—and in his poems. His early surroundings were favorable for his development. The open country life, a deeply religious mother whom he loved and almost worshipped, a home where all that was beautiful in art and literature was appreciated, quickened the unfolding of the lad. At eleven he was sent to a boarding-school at Lyons. He seemed thoroughly to hate this institution, and was sometime afterward transferred to another school at Belley, in the Alps, near the frontier of Italy. This college was under the control of the Jesuits, and the very pious lives of the professors made a deep impression upon the young man. The young Alphonse was apt, and carried off several honors. Pres-

ages of a future brilliancy were numerous. At length he bade adieu to his comrades in an original poem, when Napoleon ordered the downfall of the Jesuits, and hence of the school. Young Lamartine returned to Milly. Many influences can be traced which *helped* form the young poet, but man is not the mathematical result of outward influences. Many young men in France have grown up under similar circumstances and did not become great poets. We undergo much less than is thought the influences of environment. Men, as unconsciously as trees, draw from the common soil of life what suits their natures. The subject of environment would be more interesting and accurate if, instead of searching only after the influences of surroundings, we would also study the peculiar absorbing powers of the individual.

Lamartine, after tasting the dissipations of the young men of his station in society, turned away in disgust. He always manifested a longing for what is pure and elevating. We can see it in the choice of his books, his friends, and his haunts. The Bible, Bernardin de St. Pierre, Tasso, Chateaubriand, and Madame de Staël, he loved most to read; and nature with its lakes and mountains he preferred to society. A series of circumstances, however, had a decided effect upon him. The father belonging to the royalist party, there was no inclination or chance for the son in the army, which was the great arena of the French youth upon which to gain glory and honor. Lamartine thus had nothing to do but to read and stroll around in the woods or upon the mountains. At length he fell in love with a young lady celebrated as Lucy in *Les Confidences*, who claimed all his attention. The attachment, however, was not a very serious one; but as the

parents had no means of measuring its intensity, they were alarmed at the outward symptoms and arranged a trip to Italy for the young man.

This was in 1811–12. Lamartine was somewhat familiar with the language and literature of Italy, and the proposed voyage was welcomed with delight. In the land of historical memories and of charming women he soon forgot the object of his former attentions. This trip became indefinitely prolonged. At Naples he was detained for a long time by the charms of a fisherman's daughter of great beauty by the name of Graziella. This episode had a lasting influence upon him. Later, in 1829, returning in mind to these scenes, he wrote his romance *Graziella*, in which he and this maiden are the principal characters. This little story is one of the finest gems in French prose. This protracted stay in Italy among the tombs of so many great men of antiquity and the living beauty of the natural scenery, aroused his vivid imagination and brought about the first period of his real literary activity, although his lettters from 1808 are full of short poems called forth by some passing event or mood. Several poems of genuine beauty belong to this time (1811–13). They will be mentioned further on, as they were not published till 1820. The parents, hearing of his attachment to Graziella, urged his immediate departure. He returned to his home in great sadness, which was soon increased by the intelligence of the death of Graziella. Here at Milly he continued to write. A tragedy, *Médée*, was finished, and another, *Zoraïde*, partially written, neither of which appeared till after his death. Upon the downfall of Napoleon in 1814, and the return of the Bourbons, his father obtained an appointment for him in the

King's guard. Lamartine had some natural pride in his position, but not long. He was not at all attracted by the dissipations of the capital or of his comrades. In the *Mémoires* published after his death, referring to this period, he said, "The memory of Graziella preserved me." He would wander out to the woods with his book, ofttimes lost in vague remembrances or hopes for the future. For years all original literary work ceased. As yet not a poem had reached the public. The poet himself was unconscious of his power. Some passing thoughts had impressed him, and in accordance with familiar models, he fashioned them into smooth verses. Now, rather, an irregular life with rich experiences began for him, which was at last to reveal the poet to himself and to the world. Upon the return of Napoleon from Elba, and the flight of the Bourbons, he fled to Switzerland. Here he strolled from place to place, spent some time alone in an old castle upon the shore of a mountain-lake with his books and thoughts. He loved the solitude which favors lofty flights of imagination. The mountains also elevated his thoughts. These were earnest efforts of a strong young eagle to soar. How in our youth time, like the young eaglets, we vainly beat the air in the endeavor to move out into a wider sphere, the existence of which we know only by our instincts! After the return of the Bourbons he returned to Milly and then reported for duty at Paris, and demanded soon after dismissal from service. There was in him an irresistible longing for nature, and he began to roam again. In 1817, at Aix (pronounce *ès*), on the little lake Bourget that flows into the Rhone, he met a young lady who powerfully awakened his poetic nature. This woman, celebrated in verse and prose

under the name Julie or Elvire, is so shrouded in mystery that we cannot discover anything definite, although she incited the finest flow of lyric poetry in French literature. The relation between them became very intimate. He tells the story later in his romance *Raphaël*, enveloping all in a poetical form so beautiful that we cannot tell what is real and what is ideal. Lamartine was now twenty-six years old; no longer a boy who loved with his imagination alone. A real flame glowed brightly in his heart, a flame that burned and purified. It was a grand ideal love, such as was planned by the Creator for man. The presence of the loved one in fact or thought stimulated his soul, enlarged his vision, and fashioned his passions into wings that carried him to lofty heights. Heart life is the centre of our life. We are loth to believe it later when our strength is assured, but a little trouble in this region brings the truth home to us. After a year or more Julie died, and he was almost paralyzed with grief. This affliction was the rod of Moses that rent the rock which imprisoned the finest flow of lyric poetry that France had yet seen. Lamartine had written several fine poems before his relation with Julie, but they were more or less fashioned upon models already existing in France or Italy. The drama especially had attracted his attention. Now again he began to work on a drama, *Saül*, and we can see from his letters of this period to his friend Aymon de Virieu what genuine pleasure he took in his poetical plans. He was naturally a poet. His grief only ripened the poet. Gradually the classical models vanished, and the "*souvenir*" of Julie that so much occupied his mind replaced them. He translated into verse the vague feelings that stirred within him. He passed thus forever from drama to lyric poetry.

King's guard. Lamartine had some natural pride in his position, but not long. He was not at all attracted by the dissipations of the capital or of his comrades. In the *Mémoires* published after his death, referring to this period, he said, "The memory of Graziella preserved me." He would wander out to the woods with his book, ofttimes lost in vague remembrances or hopes for the future. For years all original literary work ceased. As yet not a poem had reached the public. The poet himself was unconscious of his power. Some passing thoughts had impressed him, and in accordance with familiar models, he fashioned them into smooth verses. Now, rather, an irregular life with rich experiences began for him, which was at last to reveal the poet to himself and to the world. Upon the return of Napoleon from Elba, and the flight of the Bourbons, he fled to Switzerland. Here he strolled from place to place, spent some time alone in an old castle upon the shore of a mountain-lake with his books and thoughts. He loved the solitude which favors lofty flights of imagination. The mountains also elevated his thoughts. These were earnest efforts of a strong young eagle to soar. How in our youth time, like the young eaglets, we vainly beat the air in the endeavor to move out into a wider sphere, the existence of which we know only by our instincts! After the return of the Bourbons he returned to Milly and then reported for duty at Paris, and demanded soon after dismissal from service. There was in him an irresistible longing for nature, and he began to roam again. In 1817, at Aix (pronounce *ès*), on the little lake Bourget that flows into the Rhone, he met a young lady who powerfully awakened his poetic nature. This woman, celebrated in verse and prose

under the name Julie or Elvire, is so shrouded in mystery that we cannot discover anything definite, although she incited the finest flow of lyric poetry in French literature. The relation between them became very intimate. He tells the story later in his romance *Raphaël*, enveloping all in a poetical form so beautiful that we cannot tell what is real and what is ideal. Lamartine was now twenty-six years old; no longer a boy who loved with his imagination alone. A real flame glowed brightly in his heart, a flame that burned and purified. It was a grand ideal love, such as was planned by the Creator for man. The presence of the loved one in fact or thought stimulated his soul, enlarged his vision, and fashioned his passions into wings that carried him to lofty heights. Heart life is the centre of our life. We are loth to believe it later when our strength is assured, but a little trouble in this region brings the truth home to us. After a year or more Julie died, and he was almost paralyzed with grief. This affliction was the rod of Moses that rent the rock which imprisoned the finest flow of lyric poetry that France had yet seen. Lamartine had written several fine poems before his relation with Julie, but they were more or less fashioned upon models already existing in France or Italy. The drama especially had attracted his attention. Now again he began to work on a drama, *Saül*, and we can see from his letters of this period to his friend Aymon de Virieu what genuine pleasure he took in his poetical plans. He was naturally a poet. His grief only ripened the poet. Gradually the classical models vanished, and the "*souvenir*" of Julie that so much occupied his mind replaced them. He translated into verse the vague feelings that stirred within him. He passed thus forever from drama to lyric poetry.

tion alone thrusts us out of it. As we have seen, the cause with Lamartine was a woman. The noble imagination of the man and the sombre events of this episode gave the direction to these contemplations. Love songs under such circumstances were impossible, although the inspiration was a woman. At the tomb of the loved one his soul found the largest horizon that it had yet beheld. His elastic and sympathetic feelings formed a spring-board that hurled him into space. The grandest heights of the imagination were reached. Elevation of feeling prevails throughout. Such heights give us the feeling of our utter weakness, and some, confusing cause and effect, have called this poetry weak. Here is the charm in these poems: all these meditations are associated with real human experiences; two persons who love each other, the eternal theme of poetry, are the centre of all these lofty meditations, which are to Lamartine what *scenes* are to other poets. All the natural repugnance to the abstract disappears. No one can possibly feel that these simple plots are intended as a trap to allure him into subtle abstractions, so natural is the transition. We naturally, under the stress of real emotion, turn our thoughts to the highest regions. Even the most profane who has always trodden the contracted circumference of a small idea, is, in the presence of the dead, suddenly thrust out into a boundless sphere. How strange that poets in all ages have constructed artificial and sham plots to display their thoughts! How much more forcible and real is the truth! The most remarkable thing about these poems is that they are such true translations of feelings that are generally considered unutterable. Even nature has taught us here to be silent. The great effect produced by these poems is caused by the fact that

these impressions so strongly felt by the poet are feelings so general in their force that they belong to us all. Lamartine, with pardonable egotism, has said with reference to this work, "I am the first who has brought down poetry from Parnassus, and who has given to that which one has called the Muse instead of a harp with the conventional seven chords, the fibres of the human heart touched and moved by the innumerable strokes of the soul and nature."

The poet relates in *Raphaël* that when he presented his poems to M. Didot, they were refused, and that M. Didot advised him to give up such a novel style and follow the established favorites of French verse. If one will read over the favorites of the French Parnassus immediately before the publication of the *Méditations*, he can easily account for the great surprise and pleasure of the poet's countrymen. However novel these fresh poems then were alongside of the polished verses then in vogue, we must not imagine that these poems were once a fashion that will pass away, but that they are among the finest gems of lyric poetry of a great nation and cannot perish. They are not novel, but are the thoughts and feelings of the Christian ages. The French public started in 1820 as a traveller in a desert who would suddenly see his image floating in a placid lake where he expected only burning sand. As we read the poems we are impressed that nothing could be more real or more natural. We could as well accuse Niagara of being affected. Indeed, the lack of those little artistic and artificial touches is what the critics lay to his charge. These poems often reach the climax before the end, and the termination is not always satisfying. Often in the middle of a poem there are places where the

harmony of the verses seems to be broken by an inferior stanza or an omission.

Lamartine's poems are the result of a strong and genuine feeling, which carries the verses along. Sometimes this flow dies gradually away, and the poet writes on as long as he feels any warmth of feeling; whereas, if he were a good versifier, he would stop where he sees he has reached the climax. In other places he might have aided the lagging inspiration by studied art. He rarely changed anything once written. These objections of the critics really can harm us very little, and give us an insight into the wonderful natural melody of the poet, which is beautiful in spite of his neglect of the little attentions that are the sole title to fame of many other poets.

This elevation of feeling, in connection with a personal inspiration, is the main characteristic of this first volume, and gives the tone to the whole book; but there are other veins of feeling in the book, in which the person recedes more or less. The first of these is a philosophical one. *L'Homme*, *L'Immortalité*, and *Providence à l'Homme* are more or less philosophical poems. Later this philosophical vein produced several of his finest poems, especially *Novissima Verba*, of the *Harmonies*. However, this philosophy is not that of the books, but that philosophy which we all make when alone we ponder upon what life is. It is sometimes contradictory, as in *Le Désespoir* and in *Providence à l'Homme*. This is also natural. In the silent hours of early life, wild and savage ravings alternate with the sweetest harmonies. It requires the severe schooling of suffering and of years before the human soul is one in its aspirations. Another vein of feeling in this work is the religious. Later this

swells out till it fills a whole volume — *Harmonies Poëtiques et Religieuses*. Lamartine is, essentially, as Dante and Milton, a religious poet, but of a different stamp. In this poetry there is nothing of the terrible, but, full of hope, he soars toward the infinite. He voices the noblest feelings that have ever ascended from a human heart towards the Infinite Father. This has led some to call him the modern David. Several poems in this first volume were written in 1813, and bear a different imprint from the others. They are *Elvire* and *Le Golfe de Baïa*. By Elvire in this ode is meant the young Neapolitan lady already mentioned. With the exception of these, the volume as it originally appeared had decidedly a distinctive character. It bore the marks of a great and sincere emotion aroused in a noble and religious nature. Since its publication, in 1820, poems of different periods have been added, and the volume no longer possesses the distinctive character of its original edition. Lamartine, soon after the publication of *Les Premières Méditations*, was appointed to a position in the diplomatic service of his country at Naples.

In 1820 he married a rich Englishwoman, Miss Birch, who faithfully shared his good fortune and, later, his troubles. In 1823 appeared his second great volume of verse, *Nouvelles Méditations*. Julie reappears, and several of the best poems bear her imprint. His second volume, although in this it resembles the first, differs from it in several respects. In the *Premières Méditations* we find the poetry of suffering; in the *Nouvelles Méditations*, alongside of this poetry a new one — the poetry of love and joy. The poet was happily married, and glad notes sprang from his life just as naturally as had the cries of pain. In the

years 1820–22 he gave classic expression to the happy moods of man as he had in 1817–19 to the sadder ones. The masterpieces, *Le Lac*, *L'Isolement*, and *Souvenir*, in the latter mood, were followed by *Le Chant d'Amour*, *Ischia*, and *Les Préludes*, in the former. The amorous strain in these three latter poems is, for Lamartine, a new note, and new as well for French literature. It would be an interesting study to compare this amorous poetry with that of his contemporary, Alfred de Musset, and with the lyric poets of other lands. In Lamartine this poetry is peculiarly pure, elevated, and almost religious. In the words of M. de Laprade, "L'amour quand il s'exprime dans l'incomparable mélodie de ses vers n'est plus seulment un bonheur, il devient une vertu." And M. Brunetière continues, "It is because love was for Lamartine not the occupation of his life, as it was with Musset; and this alone is sufficient to explain why there is in his poetry more dignity, more purity, and more nobility than in that of Musset." These impressions arose in the poet's own experience, and he translated them into verse. This poetry is not repeated, because in this form it had passed out of his life. Other shades of feeling had taken its place. Lamartine is here as we have found him before, and as we shall find him again, the master translator of the impressions that moved in him and move in us all. Here the absence of all rhetoric and studied style, and the impressions themselves in all their reality caught and fixed by natural expression, raise Lamartine above almost all poets of French literature. In his correspondence of this period we notice quite a change, as we noticed a change of a different kind at the time he composed his first volume. To Aymon de Virieu he wrote, in 1821, in the midst of these happy

years: "If you marry, you are lost to glory and literature; but what is glory! A good hour spent in the country, in the sunshine, near all that one loves, is worth more than centuries of a cold future which one will not feel." This beautiful day-dream passed for Lamartine not quite as it does for us. *He* left its sweet atmosphere behind in *Le Chant d'Amour*, *Ischia*, and *Les Prèludes*,—an eternal evidence of the changing tide of thought and feeling that in turn calm, incite to activity, and lash into fury the poor, feeble nature of man. The calm that had come into his life was a few years later replaced by the storm and love of glory swayed where peace had lately reigned. The poet, however, had at this time entered into a more quiet phase of life, and other topics attracted his attention. Historical subjects furnished several fine poems. Graziella also reappears. His love of nature, which was very great, furnished *Les Étoiles* and *La Solitude*, two sublime poems. Lamartine often in these poems rises to the sublime, and it is so natural. Vast regions can at all times be reached by our thought, and human thought ought naturally to rise to all that is sublime. The second volume sustained the reputation of the first, and there are in it evident marks of progress. But however beautiful the individual poems are, there is not in the book, as a whole, the same harmonious character as in the first volume. There is not here *one* strong inspiration that, in a measure, gives symmetrical form to everything. This volume, as Sainte-Beuve says, shows clearly that the poet was in a transitional state.

Lamartine returned from Italy in 1830. In this year he was elected a member of the French Academy, and published his third great volume of verse,—*Harmonies Poètiques et Religieuses.*

As the author says, the character of this book lies not in the individual poems, but in the work as a whole. Here are the thoughts and feelings of every day in all their shades from sadness to joy, from doubt to faith, but a beautiful, and at times sublime, religious spirit pervades the entire book. Considered as a whole, I would rank this work next to *Jocelyn*, his masterpiece. Some place it first. Almost every poem in this work is worthy of the great poet, but several stand out prominently above the others, as *Milly ou la Terre natale*, *Novissima Verba*, *La Source dans les Bois*, *Bénédictions de Dieu dans la Solitude*, *et Les Révolutions*. There is a strongly marked peculiarity in the last-mentioned poem. The attention of the poet was called away from the individual to humanity as a whole. As his poems were always faithful reflections of the thoughts that were occupying his mind, this poem shows us that political and humanitarian questions that later entirely filled his thought had begun to attract his attention.

Lamartine greatly enjoyed his diplomatic service in Italy, but he had now larger plans, and after the Revolution of 1830, which brought about the fall of his party, he renounced his diplomatic career, and sought to be elected deputy (member of legislature). Failing to obtain an election, he set out in 1832 with his family for a journey through the Orient, which was interrupted by the untimely death of his daughter. The impressions of this voyage resulted later in a prose work of two volumes, *Voyage en Orient*, which appeared in 1835. In 1833 he succeeded in obtaining an election, and his political career began. Many bitter things have been said about this part of Lamartine's history. He has been called in derision, "the poet politician." He often changed his

views, so that Alexander Humboldt said of him, "Lamartine is a comet whose orbit has not yet been calculated;" but now since we have seen this orbit completed, the political history of the poet is highly creditable to him, and it was largely the result of unfavorable circumstances that the outcome was so unfortunate for him. In 1833 he enjoyed a wide fame, which, as he had so easily won it, he did not prize as he ought. He took advantage of his popularity to advance in another field. He believed there were greater laurels to be gained in politics. This imagination that had been so creative in the field of poetry saw yet greater things in this new work. He entered the chambers as independent as he had been in poetry. Upon entering, some one said to him, "You belong to no party; where will you sit?" "In the ceiling," was the response. He naturally, at first, shared the royalistic feelings of his father, but he had read much, and his rich nature had expanded under his varied experiences at home and abroad. He moved about freely among the different parties, but there was a general tendency toward the most liberal wing. He ever became more aroused by the liberal ideas of the time and by the great revolution of the preceding century. He had broad views which inspired many fine poems and eloquent speeches. He easily rose to a foremost position as orator, even among the brilliant men of this period. He was in his element when by his powers he could gain a great ascendency over people; but he always led them toward the noblest ideals. With him there was no idea of following the profession of routine politics, but other and larger plans were floating around in his vivid imagination. His poetry of this period is full of the grandest flights. Facts prove that he was not only a poet who, protected

by the gentle influences of a home, flourishes and blossoms, and has the magic power of multiplying himself till every home is filled with fragrance; but he was also a man whose deeds form a chapter in his nation's history. In 1847 he published his *Histoire des Girondins*, which is a glorification of the great Revolution. This book intoxicated the whole nation and was one of the leading causes that brought about the revolution of the following year. Though the Girondists are painted in rather bright colors for a work that is meant to be historical, there is such marvellous beauty and power in it that it will long be one of the great monuments of French prose. When at last the revolution broke out, Lamartine was the hero of the day. This was the natural result of the popularity of his *Histoire des Girondins*, and this popularity was increased by the famous speeches of the following days and months. All readers of history are familiar with the story of how he soothed by his eloquence the furious mobs of Paris. That single day, Feb. 24, 1848, was enough to give a man an honorable place in his country's history. The terrible mob rushed into the *Hôtel de Ville*, the red flag in hand. Lamartine cried out to them: "The government will die rather than degrade itself by obedience. The red flag has not gone farther than the *Champs de Mars* steeped in the people's blood in 1791. The tricolor has gone round the world with the name, the glory, and the freedom of your country." "And," continues Martin, the great French historian, "the mobile and impassioned mob burst into applause and furled the bloody banner. The honor of the day belonged to Lamartine alone; and similar scenes repeated again and again make Lamartine one of the grandest and most original figures in

French history, more like an orator of antiquity than of the Revolution." He was eager to lead the people to his ideas, and employed all his power to exert his full influence over them; but he felt that heroic efforts to lead them by moral power was all he could do. The man evidently lacked the gift of military leadership. He could grasp all with his mind, but could not execute. It was not before bloodshed that he recoiled, for he himself said in speaking of revolutions: "They have been soiled, but they are divine. Efface the blood, and the truth remains." But those were awful days, and noble speeches could not forever sway the masses.

The French in those terrible times needed a strong military dictator who would by force quell the disturbances. Lamartine might easily have become this dictator. It was not his line of work, and he withdrew to make way for another. This move showed his disinterestedness, but it was the cause of his fall from public favor. The people no longer needed him, and he dropped out of public notice. The poet became in this period from 1833–49 a celebrated orator, historian, and statesman. He was for a time universally loved at home, and esteemed abroad for his splendid letters to the powers as minister of foreign affairs. He was now plunged into utter neglect. Other poets and statesmen with fresher and bolder powers held the public attention. Lamartine felt keenly the neglect. In 1851 Louis Napoleon offered to make him minister, and later made him handsome proposals, all of which were of course refused. His course was all through consistent. This is in short his political history; there are several beautiful and creditable pages in it. In a literary sense, the result of this period from 1833–49 is *Les*

Girondins, 1847; two volumes of speeches; *Les Confidences*, 1847; *Raphaël*; *La Chute d'un Ange*, 1838; and two great volumes of poetry that in spite of his political occupation are among the best that he wrote. These are *Jocelyn*, 1836; and *Recueillement Poétiques*, 1839. Almost all these works bear the imprint of this period. We will briefly notice the two great volumes. *Jocelyn* is the general favorite of Lamartine's readers. The work was originally intended to be only a fragment of a great epic poem that was planned by the poet. The idea was to give a picture of the different epochs of human progress. *Jocelyn* figures in the time of the French Revolution, and thus this plan was begun by commencing at the end. Later, in 1838, *La Chute d'un Ange* appeared, which formed the first scene of this grand tableau.

The poet has left in his different prose works sketches and plans of this huge undertaking which were never realized. Only a few fragments and the two poems just mentioned were written to carry it out. However, the student could form no more erroneous idea than to begin the reading of *Jocelyn* under the misapprehension of reading an unfinished work. Nothing is so perfect from beginning to end among all the author's voluminous works. *Jocelyn* is, in the author's words, *l'épopée de l'homme intérieur*, the French *Faust*, if we understand by this a commentary upon human life. Jocelyn is a different type from that pictured in the great German masterpiece, but not the less true to his nature. Jocelyn begins his career with confiding faith in the Infinite. Here is no question of doubt, of penetrating into the mysteries of the universe, or of seeking to fill the void in life by plunging into its pleasures, or of later working to the light. Jocelyn loves and trusts God. Although he sees Him, and his duty is clear, he

must struggle. So must we all. The conflicting elements that form this struggle lie in the difference between the nature of the human and the divine, and the difficulty of the former attaining to the latter, although it knows what it ought to be. The theme is a grand one, and the noble imagination of the poet is equal to the task. Life is full of trials, sufferings, and cares; but the circumference of our woes is small in comparison with the circumference of our natural and legitimate joys. Julie is again the source of the inspiration. *Jocelyn* is full of the most sublime meditations, but these flights are the natural risings of a grand and pure soul amid such surroundings. Nothing in French literature is in my judgment equal to *Jocelyn* in poetic power and beauty. From time to time when tired of routine work, and thirsting after something more satisfying than ordinary reading, I take up my *Jocelyn* and open at random. I always find something that satisfies the vacant feeling within me. Often I read and re-read one short passage, first to myself and then aloud. The best that is in me, that struggles so hard but in vain for utterance, finds its full expression in this melody. Only at times am I conscious of the defects in the book considered as a work of art. I become aware that Lamartine's characters are not clearly cut. Julie and Laurence melt together, and nothing tangible stands out before me; but there is a truth in this poetry that seems to be above art, greater than art. The poet speaks to something in me that is not concerned with art. Like the Bible, it is unharmed by the attacks of the so-called broad and deep minds. It will live when all the critics have passed away. It is amusing for me in my scholarly moods to review the long list of critics who have attacked this book. They

are now entirely forgotten beyond the narrow circle of historical literary students. I glance again at my *Jocelyn* and read a few lines. It stands the test of the enemies' fire. It is just as dear to me as before.

Les Recueillements Poëtiques has often been slightingly mentioned by critics. These remarks would be very misleading for a student. There are a number of these poems that are unworthy of the poet. The author's attention was in politics, but those pieces that bear this political and humanitarian imprint are, in my judgment, among the very best single poems he ever composed. This volume has been enriched by other poems that bear the same character and others of different nature, and in its present form contains six among the best of his poems: *Utopie*, *La cloche du village*, *Toast porté dans un Banquet national des Gallois et des Bretons*, *À Némésis*, *La Marseillaise de la paix*, *La Vigne et la Maison*. The last one is a *chef-d'œuvre* of rare value. There remains yet to be mentioned only his charming little prose works, *Le Tailleur de Pierre de Saint-Point*, *Geneviève*, and his four volumes of correspondence. These letters often sparkle with the finest gems of thought, and are all interesting reading. For him who wishes to pierce into the secrets behind his lyric poetry, these letters will be precious. After Napoleon III. became emperor, Lamartine's public life entirely ended. He was now compelled by the force of financial distress to return to literary pursuits. A number of works relating to his own personal experience appeared from time to time. His embarrassments became greater, and his estates, so full to him of family memories, were threatened. It is touching to see how the once fêted poet, historian, orator, and statesman

was brought low, but it is invigorating to see how courageously he went to work. Article after article, book after book, appeared. The most of this labor is of no value in considering the main works of his life. However, the poet was still the great poet, and at times soared as high as he ever went before. The poem *La Vigne et la Maison*, written in 1857, is as good as any of his best. The poet at last succumbed to fatigue, and liberal provision was made by the government to help him out of his troubles. He died in 1869, a little too soon to see a republican France — the ideal of his best days.

Lamartine, although an orator and statesman who has deserved honorable mention in his country's history, will be remembered longest as a poet and a matchless writer of prose. He has written much; too much — forty volumes in all. No genius in France has written as much so easily. It was his great fault. No poet can keep himself at all times up to the level of his best, and he owes it to his reputation to polish and erase. Poetry is an art worthy of the highest genius, but Lamartine did not conceive of poetry as an art. In this he differed from all the great poets of this century. He wrote as he prayed. It was no life's work, but only a needed inspiration for life's work. In his best days he never thought of taking his position in society definitely as a poet, but believed he had a broader sphere in active life. These forty volumes are the result of what he called his "lost hours." In the days of his power he made no attempt to concentrate all his strength and skill upon his poetic work as an artist upon his masterpiece. When the days came when power naturally wanes, by an evil fate he was compelled to work with all his might and with haste. His wife

stood by him in his trouble, and was an earnest helper in these literary labors till in the midst of them her life went out.

An admiring secretary was devoted to him, and his noble niece has taken up the sacrifice of the wife, and is still at work. These numerous volumes, the literary works of his life, are the most remarkable spontaneous overflowing of the human heart on record. Even in the most unworthy of these productions we are constantly delighted with flashes of the exalted genius, with the most charming sentences, that equal the very best in his very best pieces. Like the sun, he poured out his rays upon everything. From this spontaneity, the eternal charm of freshness. In the poetry of his best days, from 1817 to 1839, written in a time of strength and prosperity, there are no false notes, because he never compelled himself to write. Like a brook he sang when the current of his feelings was in motion. In this truth lies the secret of the charm of his poetry. To this general statement of his method of composing in these years, there is only one notable exception, — that of *La Chute d'un Ange*, — which is said by a number of critics to have been written in imitation of Hugo's style. Certainly Lamartine here becomes unnatural, unlike himself; and the work, although full of fine passages, is in the main a grotesque and inferior work. The only fault in his literary work, as a whole, is that there is so much that is not equal to his best, and that his whole power was not constantly employed upon his literary work. Here is the point of comparison with Hugo, if the comparison may be a contrast. Hugo is the unrivalled master of French language, the skilful artist, the constant worker, who would render his works immortal by clothing them in matchless beauty of form. Lamar-

tine's poetry is a natural melody. Hugo is the brilliant painter of the exterior world, who by his striking pictures attracts the attention of all France. Lamartine is the poet of the interior world of thought and feeling, and is the intimate friend of a much smaller circle of tender and refined souls. Hugo's works reflect the whole world with its beauties and deformities. Lamartine voices only the purest and grandest feelings known to mortals. Both these poets will live. Lamartine's reputation rests upon the great number of masterpieces among his numerous poems that will never lose anything by time or change of circumstances. They are as faithful and general an expression of the heart as warbling is the expression of the bird. When the human heart changes its nature, Lamartine will die. Never was literary fame on a surer foundation. In conclusion, let us remember Lamartine also as a man. Born in a class of society naturally prejudiced by centuries of tradition, he gradually broadened till he became a leader in the opposite party, and became the champion of broad liberal political ideas. Born of a father who had been wounded fighting for the king, Aug. 10, 1792, he became the historian of the great Revolution, and we might almost say the author of the Revolution of 1848. Hospitable and kind, he was revered among his intimate friends, and loved at home and abroad on account of a poetry that speaks to the human heart. The last male survivor of his race, he became in himself the monument that will perpetuate forever the memory of its existence here.

PREMIÈRES

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

PREMIÈRES

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I.

L'ISOLEMENT.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux[1] vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au[2] sommet de ces monts couronnés be bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char[3] vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la[1] cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon,[2] de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend."

Que[3] me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que[4] le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un[5] œil indifférent je le suis dans son cours :
En un ciel sombre ou pur qu'il[6] se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand[7] je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au [1] delà des bornes de sa [2] sphère,
Lieux [3] où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour ! [4]

Que [5] ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore, [6]
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

II.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que[1] le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du[2] rivage charmé frappèrent les échos;

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

'O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours[1] les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : " Sois plus lente " ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ! de[2] l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à[3] longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de[4] la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus !

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que[1] faites-vous des jours que vous engloutissez!
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il[2] soit[3] dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au[4] front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on[5] voit ou l'on respire,
Tout dise[6]: "Ils ont aimé!"

III.

LE DÉSESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut[1] enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

"Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'[2] à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
Et le Malheur[3] ton roi !"

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage[4] éternelle
L'éternel aliment.[5]

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer,[1] ô fatale puissance ?
Qu'on t'appelle [2] Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi ;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ;
Toujours, c'est toujours toi ! " [3]

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si [4] du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous [6] tant que nous sommes

Avec d'égales lois !
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel,[1] quand des dieux de [2] sang voulaient en sacrifices
Des [3] troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, ou la blanche colombe,
Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ! tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?

Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il[1] nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne[2] formez qu'un soupir!
Qu'une[3] plainte éternelle accuse la nature,
Et que[4] la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour[5] où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu[6] vu cependant?
Aux[7] désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant![8]

Des éléments rivaux les luttes intestines;
Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant[9] sur le seuil tes œuvres éphémères;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté[1]
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice ;
Et la force, partout, fondant de l'injustice[2]
Le règne illimité ?

La valeur sans les dieux décidant les batailles !
Un Caton[3] libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon ;
Un Brutus[4] qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : " Tu n'es qu'un nom !... "

La fortune toujours du parti des grands crimes ;
Les forfaits couronnés devenus légitimes ;
La gloire au prix du sang ;
Les enfants héritant l'iniquité des pères ;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Hé quoi ! tant[5] de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire[6]
L'angoisse des mortels ?

Héritiers[7] des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie

Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse[1] à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

IV.

LA PROVIDENCE A L'HOMME.

Quoi ! le fils du néant a maudit l'existence !
Quoi ! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits !
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits !

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein ;
Déjà[1] comme son fruit l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire ;
Je préparais les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut ; je dis : " Nais pour ma gloire
Et ta félicité ! "

Tu naquis : ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard ;
J'échauffai de tes sens la sève languissante
Des[2] feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle ;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.

J'affermis les ressorts,[1] j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton âme, quelque temps par les sens éclipsée,[2]
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :
Tu pensas ; la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux !
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux !
L'ordre était mon intelligence ;
La nature, ma providence ;
L'espace, mon immensité !
Et, de mon être ombre[3] altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur ;
Mais aujourd'hui[4] que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,
Et tu ne crois[5] plus au soleil.

"Non, tu[1] n'es plus qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison ;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon."
Arrête, orgueilleuse pensée !
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi ?
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste ;
J'ai l'éternité devant moi !

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux dont gémit ta faiblesse
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté :
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité ?

Mais ton cœur endurci doute et murmure encore :
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés !

Attends ; ce demi-jour,[2] mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :

Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;
L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des[1] bords qu'elle inonde
Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant, ombre de ma lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main ?
S'est-il tracé lui-même un glorieux chemin ?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,
Promet-il à la terre
Le soleil de demain ?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers ;
J'appelle le soleil du fond de ses déserts :
Franchissant la distance,
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs !

Et toi, dont mon souffle est la vie,
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,

Peux-tu craindre que je t'oublie,[1]
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois :
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent[2] et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas !
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté !
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

V.

SOUVENIR.

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace ;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps ;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,[1]
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux ;
Et quand mon regard solitaire

Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité !

Du[1] zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux ;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit ;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois :
Dans le désert, dans le nuage ;

L'onde réfléchit ton image ;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui [1] des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît [2] le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre ;
Tes ailes reposent sur moi ;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,[3]

Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein !

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore ![1]

VI.

LE SOIR.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus [1] se lève à l'horizon ;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au [2] feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre [3] nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon que me veux-tu ?

Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère,
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu, la nuit,[1] briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance !

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,

Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez ! . . . Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

VII.

LE VALLON.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de[1] ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura[2] pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;

Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.[1]
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour[2] seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le[3] cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :

Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur[1] de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,[2]
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

VIII.

LE TEMPLE.

Qu'il[1] est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que[2] l'ombre et le jour se disputent la terre ;
Qu'il[3] est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux !

Salut, bois consacré ! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire !
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane la poussière !
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef[4] a reçu mes pas retentissants.

Quelle nuit ! quel silence ! Au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor quand l'univers sommeille,
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille ;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés :
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés, saints autels ! je suis seul, et mon âme
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi ! de ces autels j'ose approcher sans crainte !
J'ose apporter, grand Dieu, dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour !
Et je ne tremble[1] pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour !
Non, je ne rougis plus du feu qui me consume :
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré ;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature ;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi :
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire[2] ;
Et ce nom répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre[3] a troublé le repos.

Adieu, froids monuments ! adieu, saintes demeures !
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures,

Depuis que devant vous mes larmes ont coulé :
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.

Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille aussi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

IX.

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire :
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le[1] voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés,[2] pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés :

Et ces nuages [1] purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un [2] souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant [3] un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.

Tu t'es[1] produit toi-même en ton brillant ouvrage !
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi[2] l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens :
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,

Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras [1] pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres ;
C'est le dernier degré [2] qui m'approche de toi,
C'est le voile qui [3] tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins !
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

X.

L'HOMME.

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui [1] que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis,[2] que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos [3] franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire [4] sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un[5] sang noir sans cesse dégouttants,

Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,[1]
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal.
Mais que sert[2] de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là[3] tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui.
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui !
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,

D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace ;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place ;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde ; ils ont autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piége où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce [1] n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que [2] celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit [3] que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;

Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile ![1]
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden.
Lorsque Dieu l'eut[2] banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie[3]
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle[4] a goûté,
La nature répugne à la réalité ;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance ;
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts ;
J'ai cherché vainement le mot[5] de l'univers,

J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps,[1] j'ai remonté les âges :
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai[2] la loi par qui roulent les cieux ;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux ;
Des empires détruits je méditai la cendre ;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre ;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants ;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle[3] en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre !
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,

Tomber comme au hasard, échappés de son sein ;
J'ai vu partout le mal où le mieux[1] pouvait être,
Et je l'ai blasphémé,[2] ne pouvant le connaître :
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain.
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

" Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté !
Toi, dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi, dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui[3] qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
Me voici ! le néant te salue en naissant :
Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né ?
Rien avant, rien après ; gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :

Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'espace,
Marque-moi [1] pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.[2]
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit[3] que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les flots dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit[3] que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux[4] de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant mumurer : " Gloire à toi ! "

" Ni si haut, ni si bas[5] ! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis[6]
Par la toute-puissance ont été réunis.

A tout autre degré,[1] moins malheureux peut-être,
J'eusse[2] été.... Mais je suis ce que je devais être ;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère,
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être,[3] du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement[4] pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.

Je disais chaque jour : " Soleil, encore un jour ! "
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive [1] l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala :
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai.... Je me repens : Gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir !

" Que [2] j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même ;
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un [3] cri : " Gloire à jamais à toi ! "

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre ! Et toi, [4] qui dans tes mains

Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un[1] éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient[2] ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

X

[illegible]

Le sol [illegible] ne vous [illegible] les sur [illegible] ?
Sur nos [illegible] languissants à peine [illegible] encore
[illegible] tremblants qui [illegible] la nuit :
L'aurore [illegible] pour mourir, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un [illegible] à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des [illegible] morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive[4] destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
[illegible] vours des douleurs un Dieu clément te guide ;
[illegible] néantis pas, tu délivres : ta main,

Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que[1] je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin !

Qui m'en a détaché ? Qui suis-je et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est[2] que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu[3]
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?[4]
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir, enfin de tes droits éternels ?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié[5] de ma vie !
C'est par lui[6] que déjà mon âme raffermie

A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

" Vain espoir ! " s'écrîra le troupeau d'Épicure,[1]
Et celui[2] dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter[3] l'esprit.
" Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au[4] front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir[5] le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité ! "

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait : mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais[1] dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais[1] gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais[1] son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais[1] debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour[2]
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à[3] longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.

Telle, en nos temples saints par le jour[1] éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
" Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple !
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple ;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir ;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire ;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire ;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom ;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu ! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître."

Tu disais ; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,

Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés[1] tous deux,
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source ;
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course ;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles[2] auraient monté comme un rayon du jour,
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues !
Ces vœux nous trompaient-ils ? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés ?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle ?
Tombe-t-elle en poussière ? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler
Après un vain soupir, après l'adieu suprême ?
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime ?...
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire,[3] et réponds-moi !

XII.

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît[1] à mes regards.

Je suis d'un[2] pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il [1] une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

XIII.

LE GOLFE DE BAIA.[1]

Vois-tu[2] comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on respire !
Plongé dans le sein de Téthys,[3]
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits ;

Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs ;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent ?
Quels chants éclatent sur ces bords ?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,[1]
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour ;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes mers ;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie !
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,

Sous d'indignes Césars[1] maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus !
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus !
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace,[2] dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour ;
Properce[3] y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle[4] y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,[5]
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa ! poétique séjour !
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour

Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde[1]
Que[2] le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho reveillé des debris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe ;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

SECONDES

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

SECONDES

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I.

LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que[1] de pleurs ont coulé sur tes[2] pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.[1]

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore,
Avant de l'embrasser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil[2] sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
" Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils ! "

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A[1] cette heure douteuse où l'âme[2] recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé[1] dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui[2] dis-tu ?

Tu[3] sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier[4] sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De[5] la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que[6] ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse,[1] puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré ![2]

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

II.

BONAPARTE.

Sur un écueil[1] battu par la vague plaintive,
Le nautonnier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs[2] au sommet du Cédar,[3]
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux[4] grands noms qu'un siècle au siècle annonce.
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là.[5]...

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;
Le pied d'un ennemi[1] foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non ! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis[2] boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.[2]

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides ;
D'un peuple de Brutus[3] la gloire te fit roi.
Ce siècle,[4] dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux[5]..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur[6] sans regarder le nombre ;
Pareil au fier Jacob,[7] tu luttas contre une ombre ;

Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et, de tous ces grands noms profanateur[1] sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant[2] délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre[3] s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,[4]
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,[5]
Tes mains des saints bandeaux[6] avaient lavé l'affront,
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide

Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer[1] d'un seul bond au char de la victoire ;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire :
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissoner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve ! ! ! et ce fut ton destin !...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui[1] m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :

Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont[1] tremblant tu défiais la foudre ;
Là, du désert[2] sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain ;
Là, tes pas abaissaient une cime[3] escarpée ;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.[4]

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,

La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius[1] et César.[1]

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire :
Ainsi qu'un moissonneur[2] va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus[3] demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur[4] toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche [1] plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et [2] vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde [3] pas des vertus !...

III.

CHANT D'AMOUR.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre,
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,
Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux ;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que,[1] dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se[2] parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux ;

Si de ta[3] douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une âme épanouie
Au[4] souffle de l'amour,
La[5] berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis[1] que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait[2] tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière !
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés[3] du jour.

❋

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le[4] presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse,
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre, et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux ;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

❋

Que[1] ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe !
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir !
Deux vagues[2] que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer et mourir !

❋

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait? tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient[3] chercher doucement ta timide paupière ;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.

❋

Ah ! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour à tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'âme
Le regard de l'amour !

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De[4] son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne[5] baigner tes yeux,
Comme on voit, au réveil d'une charmante aurore,
Les larmes[6] du matin, qu'elle attire et colore,
L'ombrager[7] dans les cieux.

❋

Parle-moi, que ta voix me touche !
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon âme résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon âme devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort :
Tel,[1] en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord.

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage ?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux ?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage ;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux !

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux[1] de leurs[2] rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair,
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour ;
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,
Et, sur ces bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles[3] d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour ;
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre

Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

❋

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon âme?
Baisse, oh ! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme :
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi ! Mets ta main dans la mienne ;
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.

❋

Aux bords d'un lac d'azur, il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux ;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant[1] de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leur fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en riants festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour ;
La vigne, le figuier, la[2] voilent, la tapissent ;

Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longtemps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs ;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos [1] fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure,
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battant comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,[2]
Ou l'écho du rocher, dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

Viens, cherchons cette ombre propice,
Jusqu'à l'heure où de ce séjour
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissants du jour.

Voilà ton ciel, ô mon étoile !
Soulève, oh ! soulève ce voile ;
Éclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton[1] dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs !
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs !

Si l'onde, des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris ;
Des tiges[2] que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris ;
Si sa boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord ;
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.[3]

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,

Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

❋

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon ;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas ! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours [1] écoulés qui t'ont [2] ravi tes charmes
Pleureront la rigueur ;
Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Là, ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre ;
Là, ton doux souvenir [3] veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,
Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,[1]
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau !

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux !

IV.

ISCHIA.*

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Dans l'horizon désert[1] Phébé[2] monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme,[3] en baisant leurs pieds, ses[4] orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

* Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Du[1] flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie ;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son[2] ombre te convie ;
Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline ?
Par la main de l'amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante[3] qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La vierge, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux :

"Viens ! l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur !
C'est l'heure ; à peine[1] au loin la voile qui s'efface
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

"Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Ainsi que de son nid la colombe craintive
Suit l'aile du ramier qui[2] blanchit dans les airs.

"Tandis qu'elle[3] glissait sous l'ombre du rivage,
J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos ;
Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

"Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
A l'étoile[4] des mers j'ai murmuré ton nom ;
J'ai rallumé ma lampe, et de ta seule amante
L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

"Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

"Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée ;
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

"A la molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,[1]
Se perd en pâlissant dans les feux du matin."

Elle chante ; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silence coupés.

Celui qui, le[2] cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait[3] tout à coup le rêve de son âme
S'animer sous les traits d'une chaste beauté ;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs ;[4]

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyants ;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu.
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il[5] un mortel, ou serait-il un dieu ?

Et nous, aux doux penchants de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden[1] ;
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre[2] élyséen ;

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise[3] !... Et cependant on dit qu'il faut mourir !

V.

LES PRÉLUDES.

A M. VICTOR HUGO.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,[1]
De ses cheveux[2] d'ébène exprimant[3] la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :
C'était l'heure où jadis.... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui[4] pèse ! O lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais[5] résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore !
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !

Il[6] descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,

Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.[1]

❋

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi,[2] qui mollement te livre[3]
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur[4] mon cœur?

Plus jeune que la jeune Aurore,[5]
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,[6]
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De[7] quelque poids mystérieux,

Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant[1] sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté ;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah ! laisse le zéphyr avide
A leur source arrêter tes pleurs ;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,[2]
Le terme incertain de nos jours,

Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours !

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi !

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux !

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,

O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie.
L'amour[1] est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

❋

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.

❋

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi,[2] de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait[3] encore,
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser[4] par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;

Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre au vent des hivers ses feuillages flétris ;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie ;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :
Hélas ! tel[1] est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins ;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places ;
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

❋

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que[2] ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir[3] ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?
Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie
Vienne[4] s'asseoir sans cesse au festin de la vie,

Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre[1] !
Oublions,[2] oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards !

❋

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

❋

La[3] trompette a jeté le signal des alarmes :
"Aux armes !" et l'écho répète au loin : "Aux armes !"
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant ;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant[4] du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,

Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même [1] au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes [2] grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit [3] la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert [4] de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards....
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :

L'un périt tout entier[1] ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants !...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps,[2] animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une[3] voûte d'airain les rangs pressés se couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer,
Les rangs entre-choqués lancent un seul[4] éclair :
Le salpêtre,[5] au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encor à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer

Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.

* * * * * *

Mais la foudre se tait. Écoutez !... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon,[1] la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants !...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son[2] vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

* * * * * *

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères ;

Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que[1] de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil que[1] de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

Silence, Esprit de feu ! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux ;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline ;

Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

*

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

*

O vallons paternels ; doux champs ; humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence !
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais[1] comme eux à suivre dans la plaine
Ces agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais[1] à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous[2] l'aile de leurs mères
Les tendres œufs des tourtereaux ;

J'aimais[1] les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin[3] des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés[4] ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules[5] contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller,[1] le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même[2]
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est[1] assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie ;[2]
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

VI.

LES ÉTOILES.

A MADAME DE P***

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant[1] de la céleste enceinte,
De[2] l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,[3]
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit;
Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau[4] dont les rapides ailes
Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes[5] d'étincelles;
D'autres en flots[6] brillants s'étendent dans les airs,

Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière ;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent[1] des yeux ouverts sur le monde endormi,
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port d'un[2] rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis,[3] pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans la route des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son[4] souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient[5] de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même... il en est un, solitaire,[6] isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour !
Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense

Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même,[1] avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire ;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre[2] d'un cours égal le flot grondant des airs ;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote ![3]
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide ?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage ?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute !
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité la lumière est l'image,
Oui, si j'en crois l'éclat dont vos crbes errants

Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui,[1] glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées ;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme au bord de la paupière ;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie ;
Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas ! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que[2] ne suis-je un de vous !
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème !

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les près, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme ; et, s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristresse ;
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs ;
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux[1] trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux ;
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine ;
Je sécherais leurs pleurs, et, quand l'œil[2] du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon[3] lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir ; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir !

Et vous, brillantes sœurs, étoiles mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre[1] des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux ;
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne ;
Vous guideriez mon œil dans ce vaste désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd :
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être ;
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui.... tout ce que vous sentez.

VII.

LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve [1] d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il [2] suit de l'œil ce char [3] dont il est descendu !...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix ;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais ;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où, dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,

Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,[1]
Il[2] s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents.
Là, des torrents séchés le lit seul est sa route ;
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné : son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds longtemps voit tournoyer[3] l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant ;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore ;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux ;
Des[4] mondes sous son vol le mystère s'abaisse[5] ;
En découvrant toujours, elle monte sans cesse,
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace !
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides

Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci :
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin[1] sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire[2] encor : " Me voilà ! "
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds, la foudre vole et gronde ;
Les nuages battus par les ailes des vents,
Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan[3] soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y[4] souille sa lumière ;
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux,
Qu'à[5] ces sommets encore il dit de longs adieux.
Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.

Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas ;
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas.
Ainsi,[1] plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage ;
A peine de ce monde il emporte une image :
Mais[2] ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards !
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire ;
Le silence et la nuit et l'ombre des forêts
Lui[3] murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai[4] vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière,
Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser, flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit, voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde ;
Le zéphyr, embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel ;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé fendant le flot des airs,

S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où [1] tu reposes
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où [2] par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers [3] de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure ;
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire....
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

VIII.

LE PASSÉ.

A M. A. DE V***

ARRÊTONS-NOUS sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin[1] qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit ;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée,[2]
Et s'assied au bord du sillon ;
C'est l'heure où, près de la fontaine,

Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin ;
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié ;
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il[1] ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami[2] qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,[3]
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau,[4]
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé ;
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses !
Jamais l'espoir des matelots

Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais, d'un œil perçant d'audace,
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?[1]

En vain,[2] sur la route fatale
Dont les cyprès[3] tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort;
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas[4]! entre hier et demain!

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida[5] dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins !
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour,
Et sur leurs ailes nuancées
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales [1] de l'amour !

Mais, dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir [2] glacé,
Comme l'astre [3] adouci des ombres,

Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène[1] du monde,
Se leva ton[2] premier soleil.[3]
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphire,
Murmuraient des accords charmants.
Écoute : la feuille est flétrie,
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissements.

Reconnais-tu[2] ce beau rivage,[4]
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés ?
Un nom[5] chéri vole sur l'onde !...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu[2] pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve[6] épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais[7] qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux ?
Là, sous une forme étrangère,

Un ange[1] exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler? quel bruit t'étonne?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas! ne recueillera pas:
Là l'oubli perdit ta mémoire;
Là l'envie étouffa ta gloire;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'illusion éclipsée
S'enfuit sous un nuage obscur;
Ici l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur;[2]
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts;
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi, des[3] rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,

Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et, sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours !

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des amours ;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui[1] le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure[2] d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin !
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain !
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite :
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la Mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses,
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont balayé l ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore

Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi,[1] dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel,[2]
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

IX.

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort, sur l'airain[1] qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne,[2] m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit[3] ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce[1] donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève:
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il[2] pleure, celui[3] dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais[4] sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois:
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore:
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure

Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe[1] éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre ;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme ;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps ? — Il n'est plus. — Mais la gloire ? — Hé ! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité !

Vous qui de l'avenir lui[1] promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre....
Les vents déjà l'ont[2] emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire ?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom[3] inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue ;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,[4]
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle[1]
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir[2] frémir sa lyre;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer[3] à sa bouche oppressée,

Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : "Je t'aime !"
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur[1] instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau[2] qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied[3] sur une tombe on tient moins à la terre :

L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe[1] d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

X.

LA SAGESSE.

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs,
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes, mes frères en douleurs,
Écoutez ! voici vers Solime[1]
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor[2] :
Sion[3] en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.[4]

Insensé le mortel qui pense !
Toute pensée est une erreur.
Vivez et mourez en silence,
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes ;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe :
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :
Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes
Où rougit l'heureuse liqueur ;
Et de main en main, sous vos treilles,
Passez-vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,[1]
Choisissez[2] une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons ;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté :
Vivez, aimez, c'est la sagesse !
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel ;
Et le cœur blessé qui soupire

Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence,
Sans savoir les routes des cieux ;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux ;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons ;
Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés ?
Le jour[1] présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres[2] légères ;
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore[3] dans les cieux.

XI.

LES FLEURS SUR L'AUTEL.

ISCHIA, 1846.

QUAND sous la majesté du Maître qu'elle adore
L'âme humaine a besoin de se fondre[1] d'amour,
Comme une mer dont l'eau s'échauffe et s'évapore,
Pour monter en nuage à la source du jour,

Elle cherche partout dans l'art, dans la nature,
Le vase le plus saint pour y brûler l'encens.
Mais pour l'Être innommé quelle coupe assez pure?
Et quelle âme ici-bas n'a[2] profané ses sens?

Les vieillards ont éteint le feu[3] des sacrifices;
Les enfants laisseront vaciller son flambeau[4];
Les vierges ont pleuré le froid de leurs cilices[5]:
Comment parer l'autel de ces fleurs du tombeau?

Voilà pourquoi les fleurs, ces prières[6] écloses
Dont Dieu lui-même emplit les corolles de miel,
Pures comme ces lis, chastes comme ces roses,
Semblent prier pour nous dans ces maisons du ciel.

Quand l'homme a déposé sur les degrés du temple
Ce faisceau de parfum, ce symbole d'honneur,
Dans un muet espoir son regard le contemple ;
Il croit ce don du[1] ciel acceptable au Seigneur.

Il regarde la fleur dans l'urne déposée
Exhaler lentement son âme au pied des dieux,
Et la brise qui boit ses gouttes de rosée
Lui paraît une main qui vient sécher ses yeux.

LAMARTINE AS VERSIFIER.

LAMARTINE AS VERSIFIER.

Lamartine's title to fame rests in the high, ideal import of his noble language and thought. In this, he has brought a fresh force into French poetry. Mr. Faguet says: "He has done in the domain of poetry almost as much as Chataubriand in a larger realm." On the other hand, in the technical art of versification, he has humbly followed in the beaten track, and has added nothing in the way of the improvement of French verse like his great contemporary Victor Hugo has done. Hence, the following article on "General Character of French Verse," by Prof. A. Williams of Brown University, makes no mention of the innovations of the Romantic school.

I. GENERAL CHARACTER OF FRENCH VERSE.

1. In French the laws of prosody are based on *accent*, and not on *quantity*, as in the classic tongues.

2. A foot is always composed of two syllables.

3. A verse, or line, is named from the number of feet it contains: six feet, hexameter; five, pentameter; four, tetrameter; three, trimeter; two, dimeter.

4. The most common measure is the hexameter, or heroic measure, always used in epic poetry, tragedy, and comedy; often in satires, eclogues, and didactic poems; and sometimes in stanzas, epistles, elegies, and epigrams.

Verses of ten, eight, and seven syllables are very common; those of eleven and nine uncommon; those of less number than seven are seldom used except in union with longer lines.

5. In the following selections the hexameter line is most used; lines of eight syllables are common (see p. 14); a few stanzas are composed of lines having seven syllables (see p. 78); but lines of six syllables are found in conjunction with longer lines (see p. 4). Lines of other lengths are not found.

II. SYLLABLES.

1. Every syllable must be counted and rounded, at least slightly, even those usually silent in prose, except those here noted.

Example: l'audace d'une femme = l'au-da-ce d'u-ne fem-me = 7 syllables.

2. **Mute e.** An unaccented **e** does not count—

(1) At the end of a line, either standing alone or followed by **s** or **nt**.

Je promène au hasard mes regards sur la plein(e).
Ici gronde le fleuve aux vagues écumant(es) . . .
Prenez avec leurs jours les soins qui les devor(ent).

(2) When final before a word beginning with a vowel or silent **h**.

Je promèn(e) au hasard mes regards sur la pleine . . .
Lorsque du Créateur la parole féconde.
Dans un(e) heure fatale eut enfanté le monde . . .

(3) The mute ending **ent** in the imperfect indicative, imperfect subjunctive, conditional (and in the present subjunctive of **avoir** and **être**). Though **ent** counts in the present indicative, preterit indicative, and present subjunctive.

Examples: pou-vaient, verraient, fi-nissent, fussent. But chan-tent, fu-rent, eu-rent, sa-chent, aient, soient, voi-ent, pri-ent.

(4) In the body of a word after another vowel.

Examples: es-saie-rai, fie-rai, loue-rai, re-mue-rai, re-mer-cie-ment, en-joue-ment.

3. **Syllabication.** As a general rule each word has in poetry the same number of syllables as in prose. Yet often two or more vowels which are pronounced separately in prose are contracted into one syllable in poetry. On the other hand, a combination of vowels which are pronounced as one syllable in prose are resolved into two syllables in poetry. By scanning a line it is easy to determine the number of syllables in a given case. It must be borne in mind, however, that even in prose the same combinations do not always make the same number of syllables, as may be seen in the following examples: —

dia-ble, di-a-mant; vian-de, fi-an-cée; bré-viai-re, au-xil-i-ai-re; pi-tié, pi-é-té; fier, hi-er; ciel, vi-elle; ai-miez, é-tu-di-er; rien, li-en; cieux, pi-eux; pioche, i-di-ot; ai-mions, en-tri-ons; poêle, po-ë-te; fouet, jou-et; oui, jou-ir; é-cuel-le, cru-el-le; fruit, ru-in-e; aï-eux, ha-ï; moy-en, pa-y-san, etc.

III. CÆSURAL PAUSE.

1. A line of more than eight syllables always has one principal pause, called *cæsura*, and usually one or more minor pauses.

Son astre dans le ciel || se lève et te conduit.

2. The cæsural pause is regularly placed so that it may be succeeded by six syllables in the same line, *i.e.* in hexameter, after the sixth syllable; in a verse of eleven syllables, after the fifth syllable; in a verse of ten syllables, after the fourth; of nine syllables, after the third. Verses of less than nine syllables have no fixed pause within the line.

3. The cæsura must come at the end of a word.

4. The cæsura must come after an accented syllable; *i.e.* in French the cæsura is always masculine or strong, and never feminine or weak, as in the other languages, where it may be placed after an unaccented syllable.

(1) Hence a mute **e** can come at the cæsura only when the next word begins with a vowel or silent **h**, in which case it is elided.

Mortel, ouvre ton âm(e) || à ces torrents de vie.

(2) The mute **ent** may come at the cæsura when silent, but not when it counts as a syllable: thus **chantaient**, but not **chantent**. See II, 2, (3).

Vos rayons m'apprendrai(ent) || à louer, à connaître . . .

5. As a rule the cæsura should not separate *immediately* words closely connected in pronunciation or in thought, as the article or adjective from its noun, the preposition from its case, the auxiliary and participle, etc.

6. For variety, or to produce a specific effect, the position of the principal cæsura is sometimes shifted; in which case it may fall after an unaccented syllable, but always at the end of a word.

Bientôt || . . . Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde.
J'ai vu le fleuve, || épris des gazons du rivage . . .
Au Dieu qui l'a fondé dire encor: || " Me voilà! "

7. In addition to the principal cæsura, there may be one or more minor pauses in a line.

Vos rayons | m'apprendraient || à louer, | à connaître . . .

IV. RHYME.

1. There can be no French verse without rhyme.

2. In regard to *form*, there are two kinds: —

(1) Masculine, between words ending in an accented syllable, as —

Le nuage éclatant qui le cache à nos *yeux*
Conserve en sillons d'or sa trace dans les *cieux* . . .

(2) Feminine, between words ending in a mute syllable, as —

Salut, bois consacré! Salut, champ *funéraire*,
Des tombeaux du village humble *dépositaire*.

(3) Words must not only rhyme to the ear, but also in general to the eye. Thus the following rhymes would not be allowed: —

mûr, purs; bleu, peux; content, récents. But eux, bleus; paix, fais; banc, rang, etc., are good.

(4) The rhyme is perfect when syllable or syllables that rhyme are exactly alike in form: as, **compagnes, campagnes**, p. 109.

(5) The rhyme is sufficient when there is a resemblance in sound though not in form: as, **clartés, sentez**, p. 109.

3. In regard to *order* of occurrence there are many varieties.

(1) The *successive* rhyme is the most common, always employed in heroic verse (see p. 35), and is a pair of masculine lines followed by a pair of feminine lines, and this order repeated indefinitely.

(2) The *alternate* rhyme, the first line with the third and the second with the fourth, one pair masculine and the other feminine (see p. 101).

(3) The *repeated* rhyme, one masculine and one feminine rhyme recurring through a complete period or poem (see p. 77, bottom).

(4) These may all be combined and varied in many ways.

In the following selections the most frequent arrangements are the following: a a b b, pp. 30–51 [pp. 89, 92–93, 104–114]; a b a b, pp. 1–7 [pp. 13, 25–27, 52–53, 61–65, 84–88, 89, 93, 100–103, 134–135]; a b b a, pp. 18–24 [pp. 28, 54, 56–77, 79–80, 82–83, 124–130]; a a b c c b, pp. 7–12 [pp. 17, 55, 78, 80–82, 115–123, 131–133]; a b a b c c d e e d, pp. 14–15 [90, 92, 95, 100]; a b a a b, p. 15; a b b a a a b, p. 16 [56]; a b b a b c c b, p. 28; a a b a b b a, p. 57; a b a b a, p. 57; a a b c c b c d d e e d d, p. 28; a b b a c d c d, p. 56; a b b a b c d c d, p. 54; a b a b c c d d e f f e, p. 56; a a b a b c c d d e e f f g g h g h, p. 29.

V. ACCENT.

1. The cadence of the verse requires that a certain number of accents be distributed throughout the line in harmony with the thought.

2. **Fixed Accents.** (1) Every line has at least one fixed accent, — that upon the rhyme, — and this is the most pronounced accent of all.

(2) Every line that has a fixed cæsura (see III, 1) has a second fixed accent, — that upon the syllable before the cæsura.

3. **Variable Accents.** (1) A line of twelve syllables has *two* variable accents, one in each half of the line. Four accents in all.

J'aimer | ais à | glisser || sous la | nuit des | rameaux.
A dor | mir sur | les près, || à flo | tter sur | les eaux.

(2) Lines of eleven, ten, or nine syllables have *one* variable accent, placed after cæsura, where sense and harmony demand. Thus these lines have three accents in all.

(3) Lines of eight syllables have *one*, sometimes *two*, variable accents. Thus these lines always have *two*, and sometimes *three* accents in all.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir? p. 54.

(4) Lines of seven, six, or five syllables have *one* variable accent — two accents in all.

Que les jours de malheurs? p. 5.
Les deux mains sont deux corbeilles, p. 78.

(5) Lines of less than five syllables regularly no accent, except upon the rhyme.

VI. LICENSE IN ARRANGEMENT.

1. The language of poetry among all nations differs essentially from that of prose, and this difference increases as the thought and the form of expression ascends from the commonplace to the sublime.

2. One of the chief deviations from the prose form is found in the liberty of modifying the order of arrangement required in prose.

3. In French this liberty, which makes one of the charms of its poetry, consists largely in *inversion*, a relic of the time when synthetic forms allowed inversion in prose.

4. The most frequent inversions are: —

(1) Subject and verb, much more frequent formerly than now.

Ici grande le *fleuve* aux vagues écumantes, p. 1.

(2) A prepositional complement and the word upon which it depends. Very common.

Lorsque *du* Créateur la parole féconde . . ., p. 7.
Aux désordres du mal la matière asservie, p. 10.
A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom, p. 86.
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent, p. 98.

(3) Adverb or adverbial expression before word it modifies.

Le crépuscule *encor* jette un dernier rayon, p. 1.

(4) Adjective, which regularly comes after its noun, placed before it.

Embrasse pour jamais de sa rage *éternelle*
L'*éternel* aliment, p. 7.
Et qui n'a pas de nom au *terrestre* séjour! p. 3.

(5) A pronoun which is the object of an infinitive is sometimes placed before the principal verb upon which the infinitive depends.

VII. POETIC WORDS AND EXPRESSIONS.

1. The vocabulary employed in poetry is largely different from that of prose. A few of the words and paraphrases most common are here given; others will be explained in the notes as they occur.

Poetical Words.

acier	*for* épée.	forfait	*for* crime.
aquilon	vent violent.	glaive	épée.
bronze	canon.	humains	hommes.
courroux	colère.	hymen	marriage.
coursier	cheval.	mortel	homme.
entrailles	ventre.	onde	eau.
épouse	femme.	Philomèle	rossignol.
époux	mari.	Thétis	la mer.
espoir	espérance.	trépas	mort.
Éternel	Dieu.	zéphyr	vent leger.
flamme	amour.		

Poetical Paraphrases.

l'astre nocturne = la lune; l'étoile des mers = étoile polaire; oiseau qui voit dans les ombres = hibou; astre du jour = le soleil; larmes de l'aurore = la rosée; le char de la reine des ombres = la lune; le roi brillant du jour = le soleil; etc.

NOTES.

NOTES.

Abbreviations. — In the following notes a few quotations have been made from two excellent grammatical works, Harrison's *French Syntax* and Williams' *The French Subjunctive*, under the abbreviations Syn. and W.

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I.

L'ISOLEMENT

This meditation, one of the best, was written in 1818, at sunset, upon an eminence that overlooked his father's house at Milly. The young lady Julie, who had so deeply touched the young man's life, had been dead several months, but still the wound did not heal. All this beautiful scenery that he had formerly so much loved seemed without attraction. This mood is admirably expressed in one verse of this poem: **un seul être vous manque et tout est dépeuplé.** This meditation is perfect in poetical form and natural expression.

Page 1. — **1. Le fleuve aux vagues écumantes** = *The river with its foamy waves:* descriptive use of **à**. **2. Au sommet,** etc. The student should become familiar with the order in poetry, which deviates from the usual French and English prose order. See p. 144, vi. This change of order so common throughout these poems can be seen in several stanzas of this poem alone. Here the prose order would be: **Le crépuscule jette encore un dernier rayon au sommet,** etc. The form in the text, **encor,** found only in poetry, is here used instead of **encore,** to suit the measure, as **encore** would make one syllable too many. **3. le char . . . ombres,** *the half-veiled* (*i.e.* by the clouds) *chariot of the queen of night:* poetical paraphrase for **la lune.** See p. 145, vii.

Page 2. — **1. la cloche . . . concerts**: see p. 1, n. 2; prose order: **la cloche rustique mêle de saints concerts aux derniers**, etc. **2. l'aquilon**, here poetically for the north. The ordinary meaning of the word is *north wind*, or any violent wind, as can be seen in the last word of this poem. In both these meanings the word is purely poetical. See list, p. 145, vii. **3. Que me font**, *what matter to me?* etc. **4. Que le tour**, etc. **Que** is the conjunction that is connected with the concessive subjunctives **commence** and **s'achéve**. Translate: *let the course of the sun either commence or end*, etc. **5. D'un œil . . . cours**: see p. 145, vi. 4 (2). **6. qu'il**, etc.: see n. 4. Translate: *let it set or rise in a cloudy or clear sky*, etc. **7. Quand**: translate *even if*: **quand**, when expressing a concession, is construed with the conditional.

Page 3. — **1. au delà des bornes de sa sphère** limits **paraîtrait**; see p. 1, n. 3. **2. Sa** refers to **univers**. **3. Lieux** explains parenthetically **au delà des bornes**, etc. **4. terrestre séjour**, poetic order, see p. 145 (4). **5. Que ne**, *why not?* In rhetorical questions introduced by **que ne** (**pas** is omitted) the question is impatient, and expresses a regret. **6. Aurore.** Aurora at the close of every night arose from the ocean, and on a chariot drawn by swift horses ascended up to heaven to announce the coming light of the sun to the gods. The poet here would like to ascend upon this chariot to the **vague objet de ses vœux**, the departed Julie, now in heaven.

II.

LE LAC.

By common consent this poem ranks as the masterpiece of the *Premières Méditations*. The lake here referred to is the lake Bourget, which flows into the Rhone. Lamartine and Julie had very often strolled together on its shore. The poet now stood alone where Julie had so often accompanied him. For some reason she is not here, where she so much wished (**voulait** instead of **devait** in the first sketch of the poem) to be. They met each other for the first time here in the preceding year, in 1816, and probably arranged to meet again at this time, a year later, but for some reason she is not present.

He may never see her again. He knows the malady with which she is afflicted is fatal. Here upon the shore of this beautiful lake, where so much happiness had entered into their lives, the now thoughtful lover sees how little power he has to hold on to the great blessing of his life. In thought he goes on farther, and becomes aware of the fleeting nature of all earthly blessings. This poem is an apprehension with all its unseen terrors, but no genuine grief that comes from the actual death of a dear friend. We can easily see that the poem belongs to a date preceding that of *L'Isolement*, and is the result of a different mood. In *Le Lac* we can almost see the poet's great fortune slip from his grasp. In *L'Isolement* we see the poet actually smitten with actual grief on account of the loss. Each poem is perfect in its way. This poem in a slightly different form was found among the poet's papers after his death, bearing the date September, 1817. The death of Julie occurred in 1818. The poem itself, these figures, and the general tenor of the story of their love as found in *Raphäel* (which for very obvious reasons is not at all reliable in detail) seem to me to warrant the interpretation as given above.

Page 4.—1. **Que**, *only*. 2. **Du rivage**, etc., *awoke the echoes of the shore, charmed* [by such sounds]. The shore is here personified.

Page 5.—1. **leur jours**, *their lives*. Freely: *remove them from life with its consuming cares*. 2. **de l'heure fugitive**, genitive, depending upon **jouissons** in next verse; **jouir** (de), *to enjoy*. 3. **à long flots**, *in long waves*. 4. **de la même vitesse**, *with the same rapidity*.

Page 6.—1. **que . . . jours**, etc., *what do you do with the days?* etc. 2. **Il** refers to **souvenir**. 3. **Soit**, optative subjunctive used to express a wish. Translate: *may it be*, etc. 4. **au front**: see p. 1, n. 1. 5. **l'on** = on. 6. **dise**, to be connected with the preceding **que's**, is the optative subjunctive. Translate: *may the wind which moans . . . may everything say*, etc.

III.

LE DÉSESPOIR.

This powerful poem was composed in 1818, the same year as *L'Isolement*. In his letters to his intimate friend, Aymon de Virieu, that

were written about the time he was occupied with this poem, there is a general tone of depression. The future that is such a great question to a young man of ability seemed closed to him. Indeed, he had no prospect for any activity that suited his nature. His play *Säul*, so often mentioned in his letters of this date, although it had reaped kind words from Talma, the great tragedian, was nevertheless refused, and the opening that he evidently hoped for in literature seemed shut. The student will also remember the state of his feelings, caused by the death of Julie a short time before. In his temporary despair he returned to his *Méditations*, and worked on this poem among others. It was these *Méditations* which grew up so naturally that soon brought him renown. There is no need of an apology for the tone of this poem. The human heart often cries out in pain and despair, and this is a masterful expression of such a state of feeling. It is none the less true because it is a passing feeling.

Page 7. — 1. **eut enfanté**: The preterite anterior appears in subordinate sentences, especially when these are introduced by **quand, lorsque, après que, aussitôt que, si tôt que**, and **d'abord que**. 2. **Que** with the subjunctive in imperative sense, *let destiny be*, etc. 3. le **Malheur**: this poem was originally entitled **Ode au Malheur**. 4. **de sa rage éternelle** limits **aliment**: for order, see p. 145 (2). 5. l'**éternel aliment**, poetic order, see 145 (4).

Page 8. — 1. **De . . . nommer**, *by what name shall I call you?* "The simple infinitive is often used in exclamations or passionate or surprised questions." — SYN. 2. **appelle**, concessive subjunctive. Translate: *let one call*, etc. 3. **toi** refers to **ô fatale puissance**. 4. **Si**: elliptical conditional sentence. If we complete the sentence, it would be something like this: *O how much more just it would be, if*, etc. 5. **tous tant que nous sommes**, *every one of us*.

Page 9. — 1. **Tel**, [*just*] so. 2. **de sang** = **sanguinaire**; genitive of quality, modifying **dieux**. 3. Order: **les sanglantes prémices des troupeaux innocents**. **Prémices** is the object of **voulaient**.

Page 10. — 1. **fallait-il**, etc.: **il** is only grammatical subject, the logical subject following. 2. **ne . . . que**, *only*. 3. See p. 7, n. 2. 4. See p. 7, n. 2. 5. **Du jour**, *from the day*. 6. **tu** refers to **Dieu**. 7. The following twenty-seven verses are the answer to the preceding question.

8. jalouse du neant, *desirous of annihilation.* **9. attendant sur le seuil,** *awaiting at the threshold, i.e.* eager to enter in and destroy as soon as completed.

Page 11.—1. L'errante liberté . . . sacrifice, *liberty wandering abroad* (*i.e.* exiled) *offered up in sacrifice to the living gods* (*i.e.* the tyrannical rulers) *of the world.** **2. de l'injustice** limits **règne** in the next verse. 3. Cato, the censor, surnamed Uticensis, to avoid falling into Cæsar's hands, resolved to commit suicide, which, after spending the night in perusing Plato's *Phædo*, he executed by stabbing himself. **4. Brutus,** the so-called Tyrannicide, who had vainly struggled for the re-establishment of the Roman Republic, and at last committed suicide upon being defeated by Octavius. **5. tant . . . autels,** *have not so many torments, crimes, and punishments, made thy dismal altars smoke with sufficient offerings?* **6. n'éclaire:** a negative adjective sentence following a preceding negative sentence loses its complementary particle **pas** or **point.** 7. This last stanza is justly praised.

Page 12.—1. Engloutisse, *shall engulf:* subjunctive present after **jusqu'à ce que,** representing future time.

IV.

LA PROVIDENCE À L'HOMME.

This poem was written in 1819, the year after *Le Désespoir* was composed. It was written to atone for the rather impious tone of the latter. See sketch, p. xviii, last paragraph.

Page 13.—1. déjà . . . sein. Prose order: **l'éternelle pensée te portait comme son fruit dans son sein.** **2. Des feux,** genitive of means. Translate: *with the fires,* etc.

Page 14.—1. les ressorts, *the forces.* **2. éclipsée,** *outstripped.* The spirit (**âme**) of course develops at this period of life more slowly than the senses. **3. ombre altérée,** in apposition with **le temps.** Translate: *time, a mere dim shadow of my being,* etc. **4. aujourd'hui que,** conjunction, *now that.* **5. crois . . . au: croire à** = **être persuadé de l'existence de.**

* The poet himself had been compelled to flee his country to escape being forced to serve under Napoleon against his former king, Louis XVIII.

Page 15. — **1.** This verse and the three following are the reply of **l'homme** to **la Providence.** **2.** **demi-jour,** *twilight.*

Page 16. — **1.** **des bords,** *from the shores,* etc.

Page 17. — **1.** **oublie.** "After verbs of fearing, apprehension, etc., when the principal clause is negative, or implies a negative, the object-clause has no **ne** when it is affirmative in sense, but **ne . . . pas** when it is negative in sense." — W. Here **Peux-tu craindre** = *you do not fear.* See also p. 29, n. 1. **2.** **suivent:** notice the plural, the two subjects being taken together.

V.

SOUVENIR.

This poem was written in 1819. This is the year in which the most of his best *Méditations* were written. The poet is in the same mood as in *L'Isolement.* The poem was composed at the side of a favorite fountain near his uncle's château in the mountains of Burgundy. It is the poet's grief that is prominent even at the beloved spot. In 1826, in another mood, he wrote here, **La Source dans les bois,** in which the very rippling of the fountain's waves can be heard.

Page 18. — **1.** **image:** the reference is to Julie.

Page 19. — **1.** **Du zéphyr,** etc. Order: **l'amoureuse haleine du zéphyr.** On the next page the form is **zéphyre:** these different forms are for metrical purposes, as **encore, encor,** etc.

Page 20. — **1.** **Qui des nuits,** etc. Order: **Qui parsèment le voile des nuits.** Translate: *which stud the veil of night.* **2.** **Plaire à mes regards:** **plaire** requires an indirect object (dative). **3.** **la trame,** *woof.* Translate: *if thy hand should unravel the woof of my life,* etc. Compare with the myth of the ancients concerning the **Parcae.**

Page 21. — **1.** **et je soupire encore,** *yet I still live!* This poetical fiction, that his life is blended with that of the glorified Julie, is so real to the poet that he is surprised to find himself among the living.

VI.

LE SOIR.

The same mood prevails as in the *Souvenir.* The scene is in the rocky grove near his uncle's château in Burgundy. Here in this soli-

tude the melancholy young poet was wont to seek the healing influence of nature. Lamartine's attitude towards nature is peculiar in French literature. M. De Laprade says: Dans les tableaux de Lamartine la scène semble vivre comme les acteurs. La nature entoure les personnes comme une substance vivante et sympathique en perpetuelle communion avec leur âme. When the moon poured out a flood of light upon the woods, the mild rays penetrate even to his gloomy heart; but at the close of the poem, when the clouds arise, we see a change in him corresponding to that in nature, et tout rentre dans les ténébres.

Page 22. — **1. Venus**: pronounce *vénûss*. **2. Au**: see p. 1, n. 1. **3. l'astre nocturne,** *the moon.*

Page 23. — **1. la nuit,** *in the night.*

VII.

LE VALLON.

This meditation, composed some time between 1818 and 1819, in the period of the best meditations in the first volume, is a masterful translation of a transient mood that has at one time or other come upon us all. It is a wonderful poem. The enjoyment of it may be increased by noticing the change of the state of feeling before the poem ends. The first mood is expressed by the first two verses: —

> Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance
> N'ira plus de ses vœux importuner le sort.

In the 13th stanza the soothing influence of beautiful nature round about him asserts its influence and leads him back to a cheerful view of life. Nothing could be more real than this, because it is nature itself. The author says in *Les Confidences* of this poem: Ce fut en Dauphiné dans les ruines du vieux château de sa (Aymon de Virieu) famille que j'écrivis pour lui la méditation poétique intitulée *Le Vallon.* Ces vers me rappellent le site et les sentiments que cette solitude, ces bois et ces eaux faisaient alors murmurer en nous. Si l'on écrivait le murmure des bois et des eaux, on aurait mieux que ces faibles strophes. L'âme du poète est une eau courante qui écrit ses murmures et qui les

chante; mais nous les écrivons avec les notes de l'homme et la nature avec les notes de Dieu.

Page 25. — 1. **de ses vœux**, etc. Order: **importuner de ses vœux le sort**, etc. 2. **aura réfléchi**: notice the fine use of the future perfect tense.

Page 26. — 1. **Léthé**: in mythology one of the rivers in the lower world from which the departed shades were compelled to drink to forget the past. 2. **L'amour**: the reference here is to Julie. 3. **le cœur**, *with the heart full*, etc.

Page 27. — 1. **avant-coureur**: here an adjective, but translate as a noun. 2. Pythagoras, a Greek philosopher who flourished about B.C. 540–510, and gave great attention to mathematics and music. He believed that order or harmony of relation is the regulating principle of the universe. This order, or number or harmony of relation reigns in the tones of the lyre and the regular movement of the celestial spheres, only we are so accustomed to the music of the latter from the start that we cannot hear it; or the sound is so powerful that it exceeds our capacities for hearing.

VIII.

LE TEMPLE.

The same picture is before the poet as in the *Souvenir*. The scene is in a little village church. Of this poem the poet himself has said: "One image always placed itself between God and myself: I felt the need of consecrating it." The rest is in the poem.

Page 28. — 1. **Que** = *how*. 2. **que** here repeats **quand**, from first verse. 3. **Qu'** = *how*. 4. **nef**, *nave*.

Page 29. — 1. **je ne tremble . . . respect**, *what! I do not tremble, lest thy Sacred Majesty should resent the* [lack of] *veneration*, etc. "After verbs of fearing, apprehension, etc., when the principal clause is affirmative, or implies an affirmative, the object-clause has **ne** (here **ne venge**) when it is affirmative in sense, and **ne . . . pas** when it is negative in sense." — W. Here **je ne tremble pas**, though negative in form, implies an affirmative. See also p. 17, n. 1. 2. **Elvire** is only

another poetic name for Julie. 3. **l'enceinte funèbre,** *the gloomy church-yard.*

Page 30. — 1. **Depuis que . . . coulé,** *since my tears began to flow before you:* **depuis que** without **ne** refers to the beginning of time of an action.

IX.

LA PRIÈRE.

This poem was written in 1819. It is a chef-d'œuvre of the highest order and also a favorite with the author himself. The student should read it over and over till all the figures stand out clearly.

Page 31. — 1. **le voile des nuits** = *the veil of night.* 2. **demi-voilés,** *half-clouded.*

Page 32. — 1. **ces nuages** is the subject of **sont.** 2. **que** is a relative pronoun, object of **roule,** which itself has **souffle** for subject. 3. **donnant . . . nature:** these words represent the poet's attitude to nature. He does not try to reproduce it as an artist, but as M. de Laprade says, **l'anime et la spiritualise.**

Page 33. — 1. **t'es produit.** The student will remember that reflexive verbs are conjugated in the compound tenses with **être.** 2. **Ainsi,** *thus.*

Page 34. — 1. **auras...borné.** "As the future is often used for the present, so the future perfect sometimes occurs when the perfect would be expected." — SYN. 2. **le dernier degré . . . toi,** *it is the last step which leads me to thee.* Death is meant. 3. **qui tombe,** etc. Translate: *which falls down from between thy face and me.*

X.

L'HOMME.

A Lord Byron.

This poem was composed in 1819. Lamartine himself had the preceding year had a Byronic vein, as we have seen in *Le Désespoir,* but his nature was naturally so religious that his piety soon revived. A short while before this poem was written, Lamartine — then an obscure young man — had seen the illustrious Lord Byron at Geneva. He read

(at the time in translation) fragments from *Corsair*, *Lara*, and *Manfred*. The impression was naturally very great. His own experience had opened up to him a large view of black despair. It is touching where the unknown poet relates his own sad experience, and even the loss of Julie, to the celebrated English master. Faith and piety had solved the question for him, and he points Byron to this better way. The lofty swing of pure and sincere thought throughout the entire piece lifts it above the suspicion of being a presumptuous moral lecture: it is a fine meditation, and the title, *L'Homme*, is a good one. Byron heard from some one later that a young Frenchman had written a diatribe against his morals. He probably never read the poem. Alfred de Musset, imitating Lamartine's example, afterward wrote his celebrated *Lettre à Lamartine* (in verse).

Page 35. — 1. **Qui que** with the subjunctive = *whoever*. 2. **blanchis**: notice the agreement of the part. with its object. 3. **Athos**, mountain in Macedonia; but here stands for high mountains in general. 4. **aire**, *eyrie*. 5. **d'un sang**, etc., genitive, depending upon **dégouttants**, *dripping with blood*, etc.

Page 36. — 1. **sur un mode infernal**, *to an infernal tune*. 2. **que sert** = **à quoi sert**: **sert** has for subject **de lutter contra sa destinée**. 3. **Hors de là**, *beyond that*, *i.e.* **étroit horizon**, three verses above.

Page 37. — 1. When **ce** is used as grammatical subject, a logical subject is associated with the grammatical; **de t'expliquer**, etc., is logical subject here. 2. **Que**, see p. 7, n. 2. 3. **Soit que . . . soit que** = *whether . . . or*.

Page 38. — 1. **ce qu'il aime est fragile**: a touching reference to the poet's own experience in the case of Julie. 2. **eut banni**: see p. 7, n. 1. 3. **l'exil de la vie**: life is here conceived as a temporary exile from the truer and higher state of man. 4. **elle** refers to **nature** in following verse. 5. **mot**, *explanation*.

Page 39. — 1. **J'ai devancé les temps**, *I have peered into the future*. 2. **J'étudiai**, etc., *I studied the law by which the planets roll*: **qui** refers to **la loi** as if personal. 3. **la sibylle**: Apollo spoke through the mouth of the sibyl who, when under divine inspiration, lost consciousness, and became the passive mouthpiece of deity. Her oracles

were uttered in a state of religious frenzy and intoxication. The poet once hoped that nature in her convulsions might likewise utter an oracle.

Page 40. — 1. **le mieux** is a substantive formed from the comparative. Translate: *that which is better.* 2. **blasphémé**: the reference is to the poem *Le Désespoir.* 3. **Celui** refers to himself.

Page 41. — 1. **moi**, indirect, *assign to me.* 2. **accourra s'y ranger**, *will hasten to obey.* 3. **Soit que**, conjunction, to be connected with the following concessive subjunctive. Translate: *even though it be that*, etc. 4. **Glorieux**, *proud.* 5. **ni si haut, ni si bas**: *i.e.* (as above mentioned) neither destined to illuminate the worlds by god-given light nor to remain a forgotten atom. 6. **les deux infinis**, the two infinities, *darkness* and *light.*

Page 42. — 1. **A tout autre degré**, *at every other degree* [below the human in the scale of life]. The poet here feels that the light of intelligence lets us see more clearly our misery. The Italian poet Leopardi expresses the same thought at length in his dialogue, *Della Natura e di Un' Anima.* 2. **J'eusse été**, *I should have been.* The pluperfect subjunctive is equal to the conditional perfect (second conditional). 3. **Un seul être**, Julie. 4. **lentement**: the young lady, Julie, was afflicted with an incurable malady, perhaps consumption, and did not have hopes of living long. The poet met her in 1816; her death occurred in 1818, — a year before the composition of this poem.

Page 43. — 1. **doive**, subjunctive. After superlatives or equivalent expressions, as **le dernier, le premier, le seul**, etc., the verb in the following relative clause is in the subjunctive. 2. **que** connected with **bien** = *how well.* 3. **que**: see p. 4, n. 1. 4. **toi . . . humains**, *thou who dost hold in thy hand the throbbing heart of feeling mankind:* notice that words which resemble the English are not always synonyms with the English.

Page 44. — 1. **que** here repeats **peut-être que.** 2. **Auraient ravi**, the consequence (apodosis) of the preceding conditions.

XI.

L'IMMORTALITÉ.

There is no date to this poem. It, like *Le Lac*, was written, in most part, before the time of the other *Méditations.* The poem was found

in a somewhat different form among the poet's papers, after his death, bearing the name *Julie.* The student will remember that Julie and Elvire are identical. This young lady's health was so poor that her death was often before her mind as a menace. The poet, himself troubled, here consoles her in this philosophical strain. This was probably the original spirit of the poem, but later, some time between 1818 and 1819, after the death of Julie, he took up the poem again, and we feel a difference in the tone in places where the inspiration of the other great meditations written in 1818 and 1819 appears. The ending of the original poem is altogether different from the verse —

Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?

to the end. The powerful closing verse in our text —

Vois mourir ce qui t'aime et réponds-moi!

makes us feel deeply that the source of the inspiration of these words was in the real experience of the death of a loved one. These changes, made at such a favorable time, have greatly enhanced the value of the poem, which, thus strengthened by this powerful close, becomes a fine masterpiece.

Page 46. — **1. aurore,** *i.e. youthtime,* when natural hopefulness and love give promise of a yet brighter time. From the very beginning of their **amour,** serious sickness and other troubles clouded their happiness. **2. que,** etc.: see p. 7, n. 2. **3. chant des morts,** *hymn over the dead.* **4. glaive,** poetical word. See list, p. 145, vii.

Page 47. — **1. que . . . vers:** *may I at last lift myself up to.* **2. ce que c'est,** etc., *I do not know what it is to be born.* **3. hôte inconnu,** *guest,* as if only temporarily in the body. **4. oubli nouveau,** *i.e.* in like forgetfulness of this life. **5. moitié de ma vie,** Julie. **6. par lui,** *i.e.* l'espoir.

Page 48. — **1. Epicurus,** a celebrated Greek philosopher, born B.C. 342, was the founder of a school of philosophy which, in the common but not very exact opinion, taught that pleasure constitutes the highest happiness, and must consequently be the end of all human exertions. **2. Celui,** etc., the modern scientist. **3. Végéter,** *to vegetate.* The poet here speaks sarcastically (which is very rare in his

writings) of the modern scientific investigator, who makes too much of matter, and places the soul too low. **4. au**: see p. 1, n. 1. **5. devenir**, with its subject **le temps**, is an infinitive, depending upon **vois**.

Page 49. — **1. verrais**: see p. 2, n. 7. **2. Séjour**: at Aix en Savoie, on Lake Bourget, in 1816. **3. à long plis.** Translate: *in long folds.* The poet compares the shades of darkness to curtains let down, that hang in folds and conceal the view.

Page 50. — **1. le jour**, *daylight.*

Page 51. — **1. Frappés**: the pluperfect subjunctive (here **eût frappés**) or indicative can stand in the subordinate clauses of unrealized past conditional sentences. **2. Elles** refers to **les âmes. 3. Elvire**, same as Julie.

XII.

L'AUTOMNE.

The poet himself says of this poem: Ces vers sont cette lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. Ils furent écrits en 1819, après les premièrs désenchantements de la première adolescence. Mais il font déjà allusion à l'attachement sérieux que le poete avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie.

Page 52. — **1. Plaît à**: see p. 20, n. 2. **2. D'un pas**, *with thoughtful pace;* genitive of manner.

Page 53. — **1. Peut-être restait-il**: notice the inversion, as usual after **peut-être**, etc.

XIII.

LE GOLFE DE BAÏA.

This beautiful poem was written much earlier than the preceding — in the year 1813 (?) at Naples, as the poet tells us. The power of a real poet is here revealed, although we see that this poetry is cast in the conventional mould of that day. However, there is something more in this poem than merely smooth verses. There is a poetic feeling in it. M. Faguet ranks it among Lamartine's perfect poems. But it differs from the other *Méditations* in the nature of the feeling. Here we

see the poet before the great inspiration for Julie changed the nature of his verse.

Page 54.—1. This bay is a few miles westward from Naples. Upon it is situated a city of the same name, once the most famous bathing place of ancient Italy, where the great of Rome were wont to come in crowds. The whole coast was then studded with the palaces of Roman nobles. A few remains of these ancient ruins can be seen to-day. 2. **tu**: reference is here to Graziella; see the *Biographical Sketch*, pp. xi and xix. 3. **Thétys**: a goddess of the ocean, here figurative for ocean.

Page 55.—1. **N'osant . . . étoiles,** *daring not trust to the stars* (night).

Page 56.—1. **Césars**: this was written in 1813 (?) before the unity of the Italian states into one. Petty princes (Césars) then held sway. 2. **Horace** (born B.C. 65), a great Roman poet. 3. **Propertius** (born B.C. 51), a Roman elegiac poet who has celebrated in many verses his *Cynthia*. 4. **Tibullus** (born about B.C. 54), a Roman elegiac poet of considerable merit. He addressed the first elegies of his first book to Delia, his "first love." 5. **Torquato Tasso** (1544–95), an Italian poet, best known to English readers by his *Jerusalem Delivered*. His life was often clouded by misfortunes and loss of reason. He led a wandering and miserable life until at last glory seemed to beckon him, and he was called to Rome to receive the crown (here **la palme**) of a great poet. His life seemed ill-fated,—he died the very day before he was crowned. Notice in the text the article [**le Tasse**] which is sometimes used with names of celebrated poets, painters, orators, etc.

Page 57.—1. **réponde**, subjunctive. After general negatives the following relative clause requires its verb to be in the subjunctive. 2. **que** preceded by **pas** or **point** = English prep. *save*.

NOUVELLES MÉDITATIONS.

I.

LE CRUCIFIX

(to be pronounced *krucifi*).

This powerful poem was composed about a year after the death of Julie. Lamartine was in reality not present at her death, but his most intimate friend, the poet in one place tells us, was there, and reported all faithfully to him, and brought him *le crucifix*. He, however, has told this story elsewhere differently, evidently with the intention of confusing the reader and concealing from public gaze an episode of his life that alone belonged to his most holy and inmost recollections. M. Alexandre, his private secretary, assures us that the poet's correspondence with the young lady, which in *Raphaël* we are told was destroyed, is yet to be found at St. Point (Lamartine's home). One thing is certain, that the young lady known as Julie or Elvire had an immense influence over Lamartine's life and poems; and it is this mysterious figure that we find behind all the poet's great works. There is nothing more certain than the reality of the poet's feeli ıg in this poem. There is not the most infinitesimal trace of declamation here. The poet does not speak as a blustering declaimer who desires to make a great impression upon others, but as one alone in great grief who seeks relief from his own suffering. He found that solace in Christian faith, and his spirit rises toward the end of the poem beautifully, even grandly, from its depression. The wish expressed towards the close of this meditation, as to the manner of his death, was literally fulfilled. His devoted niece, Mme. Valentine de Lamartine, who sacrificed her life to her uncle before his death, was indeed the **ange éploré** that realized this desire in a very remarkable way.

Page 61. — 1. **Que de** = *how many*. 2. **Tes**: the feet of the figure of Christ on the crucifix.

Page 62. — **1.** From early times the cypress has been associated with the idea of death. The tree is used to decorate cemeteries. **2.** **l'oeil sans regard,** *the sightless eye.*

Page 63. — **1.** From here on the poet turns away in thought from the death of Julie to the idea of death in general and to his own death. **2.** **l'âme,** subject of **replie.**

Page 64. — **1.** **collé** agrees with **Divin consolateur** (crucifix) in the next stanza. **2.** **lui** refers to **le mourant.** **3.** **Tu** refers to **Divin consolateur** (Christ). **4.** **l'olivier:** the reference is to the scene in the Garden of Gethsemane, on the lower slope of Olivet, where Christ spent the night in prayer in which he was betrayed by Judas into the hands of those who would kill him. **5.** **De la croix,** *looking down from the cross.* **6.** **Que,** to be connected with the optative subjunctive **obtienne.**

Page 65. — **1.** **Puisse,** *may,* governs **recueiller.** **2.** **héritage sacré** refers to **le crucifix.**

II.

BONAPARTE.

This poem was composed in 1821, a few months after the news of Napoleon's death had reached France. This news made an immense impression at the time, but Lamartine did not share the general enthusiasm. This poem may be said to have anticipated the judgment of posterity upon this great man. It does not deny the power of the man, — indeed, the grandeur of the great general's power inspires the poet, — but his judgment is not carried away to apotheosis or the opposite extreme. This meditation is full of sublime thoughts, and is in the main a just reflection.

Page 66. — **1.** **Écueil** refers to the rocky little island of St. Helena, where, under English guards, Napoleon spent his last days. **2.** **Tanaïs,** the ancient name of the river Don. **3.** **Cédar,** country in Palestine. **4.** **Les deux grand noms,** Alexander and Cæsar. **5.** **Là,** *there, i.e.* this humble tomb upon the enemy's soil.

Page 67. — **1.** **Ennemi** = the English. **2.** **Memphis,** city on the lower Nile. **Memnon,** a temple near Thebes, which is on the upper Nile. Napoleon struck the world before he had a name, like the great

Nile, which, unnamed, beats against the banks of Thebes before it reaches Memphis. 3. **Brutus**: the French people is likened to Brutus, as it had killed its king in the vain attempt to bring about the triumph of republican principles. 4. **Ce siècle**, the 18th, the great century of the French Revolution. 5. **Les dieux**: reference to the attempted abolition of the Christian religion, and the general revolution in social and political ideas. 6. **erreur**, *illusion:* the general reference here seems to be to the idea of republicanism, which of course seemed an illusion to the young poet of royalistic principles, and the particular reference to the events of 10th November, 1799 (19 **Brumaire**), when Napoleon, without knowing exactly whether France was with him or not, sought to overthrow the Directory. 7. **Jacob**, see Genesis xxxii., 24–29.

Page 68.—1. **Profanateur**: Napoleon was no ardent supporter of the principles of the great Revolution. Alone, led by his ambition, he only played with the great ideas of the Revolution to further his own interests. Lamartine, although royalist, held sacred a part of the Revolution. Later he became the eloquent glorifier of it in his **Histoire des Girondins**. 2. **Impuissant**: the Revolution had spent its force, and was powerless at the time Napoleon assumed power. 3. **la poudre**, *the dust*, an allusion to Napoleon's comparatively low origin. 4. **légitimes**. Lamartine, a royalist or legitimist at the time he wrote this, naturally thought that the Bourbons ought to have been reinstated. Ten years later his views were materially changed, and in one of his political articles we even find the following: La question de dynastie et de personne n'est rien devant l'avenir, devant l'immense question sociale. 5. **Placant . . . victimes**. In early times, it was the custom for the lords to raise the newly chosen king upon a large **pavois**, and to bear him thus to the field where the people were assembled in arms to confirm the choice. By the **royales victimes** the Bourbons are meant. 6. **saints bandeaux**, worn by the ancient kings.

Page 69.—1. **S'élancer** and the following infinitives are the grammatical subjects of **fut** in the last verse of the next stanza.

Page 70.—1. **qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée**, *O! if somebody had given me* [the power] *to fathom thy thought*, etc. **qui = si quelqu'un.**

Page 71.—1. **Pont** refers to the fierce struggle for the possession of the bridge at Arcola, in Italy, November, 1796. 2. **du désert**, the desert north of Mt. Sinai. 3. **Cime** refers to the crossing of the Alps over the great St. Bernard in May, 1800. 4. **Condé.** The royalists had formed a plan to assassinate the first consul, since they could not otherwise overthrow him, and bring about the return of their legitimate monarch. Napoleon was wide awake to their movements, and kept up a great system of spies at home and abroad. He desired to strike terror into the royalists by killing one of their princes. The Duke d'Enghien, the grandson of the old Prince Condé, was living at Ettenheim, in Baden, very happily with his young wife. The first consul ordered him, contrary to the rights of nations, to be seized, and after a show of a trial, to be shot. He paid little attention to the entreaties of his own wife and friends. In all things he considered only the end in view, and looked upon all things as right that would further this end. But at St. Helena he tried to throw off the responsibility of this terrible deed by falsehood.

Page 72.—1. Marius, the preserver of his country; Cæsar, the overthrower of its freedom. 2. **moissoneur,** *mower:* an apt figure, when we think of the men and armies he mowed down in Europe, Asia, and Africa. The great general who had disturbed the peace of the old world, is here upon this little isle condemned to inactivity, awaiting his future reward, **ainsi qu'un moissoneur va chercher son salaire et dort sur sa faucille avant d'être payé.** 3. **fus demander: être** with the infinitive in the sense of **aller.** 4. **Rédempteur,** here an adjective, = redeeming, *i.e.* the sign of the cross.

Page 73.—1. **touche,** see p. 7, n. 2. 2. Instead of these last two verses, the following stood in the first edition: —

> Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
> N'est pas une de vos vertus ?

The poet, conscientiously touched, changed the verses as is found in the text. The poet himself gives as reason for this change: le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument. . . . Le génie mal employé est un crime plus illustre. 3. **ne fonde pas des** (= **de les**), etc.: the article is used after a negative when the latter belongs to the verb only. Translate: *which does* NOT, etc.

III.

CHANT D'AMOUR.

This poem is a *chef-d'œuvre* of the highest order, and belongs to the very narrow circle of the choicest *méditations*, which includes *Le Vallon*, *L'Isolement*, *Le Lac*, *Le Soir*, *Souvenir*, *La Prière*, *Le Crucifix*, *La Sagesse*, *Le Chant d'Amour*, and *Ischia*. It was written in the midst of the poet's honeymoon, in the summer of 1820, at Ischia, an island in the Gulf of Naples that always had an especial charm for Lamartine, and has been immortalized in many of his verses. Of the poem the poet says: Cette méditation fut écrite encore dans l'été de 1820, à Ischia. C'est un Cantique des cantiques, mais avec des notes moins pénétrantes et des couleurs moins orientales que le chant nuptial de Salomon. C'est un défi à la poésie, qui n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel; et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité. See also biographical sketch, p. xix–xxii.

This beautiful poem is a little difficult for students, and should be very carefully studied, till all the beauties stand out clearly.

Page 74. — **1. Que**, object of verb **parlent**. **2. Se** is in dative case. **3. ta** refers to the **lyre**. **4.** The preposition **à** in **au** here expresses the means. Translate: *a soul unfolded by the breath of love.* The expanding of the soul is likened to the unfolding of a rose. **5. La** refers to **âme**.

Page 75. — **1. Tandis que** = *while*. **2. Murmurerait** is the verb of the principal clause of this long sentence which fills the first four stanzas. **3. Privés du jour.** The reference here is to those long imprisoned or shut out from the light for any cause, — not the blind. **4. Le** refers to **bras**.

Page 76. — **1. Que** = *how*. **2. Deux vagues**: the two waves here are waves that first fall upon the beach and then break and retire. The poet compares the rising and the falling of the bosom in this stillness to the rise and fall of the waves on the shore. **3. vient**, etc.: the thought is: as she is reclining, the sky of course falls first upon her eye as she looks up, but she seeks not the sky, but only his eyes. **4. De**

. . . **lumière.** Translate: *concealing with its wandering cloud the light from thee.* 5. **vienne,** subjunctive after the conjunction **jusqu'à ce que.** 6. **Les larmes du matin** = *morning mists.* 7. **L',** contracted from **la,** refers here to **aurore.**

Page 77.—1. **Tel** = *thus.* The heart easily understands all the half-expressed and imperfect expressions of mouth and face, as the slightest breath of the zephyr sweeping over the lyre brings forth an enchanting sound.

Page 78.—1. **les rameaux,** *the branches, i.e.* the eyelashes. 2. **rives,** *banks, i.e.* the eyelids. 3. **Les perles d'Ophir** of course stand for the pearly teeth.

Page 79.—1. **Entourant** is a gerund of accompanying circumstances agreeing with **une vigne.** The student will remember that the gerund cannot change for gender and number. 2. **la** refers to **grotte.**

Page 80.—1. **vos** refers to **violettes.** 2. **Philomèle,** the nightingale. See p. 128, n. 1.

Page 81.—1. **bouton,** *bud.* 2. **des tiges,** genitive, depending upon **débris.** 3. **Mort.** The thought naturally changes in this stanza, when he begins to talk of the faded lily, the stripped stems, and the destroyed curl. In his thought he sees that all, even she, must pass away.

Page 82.—1. **de ces jours,** genitive depending upon **la rigueur.** 2. **t'** is here dative, *from thee.* 3. **ton doux souvenir . . . clarté,** *there thy sweet memory shall burn brightly* [**veille**] *under the protection of my fidelity, as a golden lamp whose trembling flame a holy virgin protects,* etc.

Page 83.—1. **quand . . . suivie,** *when death shall come, followed by another love, i.e.* the love that continues after death.

IV.

ISCHIA.

This beautiful poem was at least begun in 1820, upon the island of Ischia, situated at the entrance to the Gulf of Naples. The poet, wearied of his work in the diplomatic corps at Naples, went with his newly married wife to spend several months upon this beautiful island. The tone

of this poem is found only in several other poems, — *Chant d'Amour*, *Les Préludes*, and *La Sagesse*, all of which were written at this period of his development. They were the echo of these happy days of his early married life. He writes to a friend, in a letter of this date: *Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique, quand il est bien entendu.*

Page 84. — 1. **désert**, *deserted* [by the sun]. 2. **Phébé**, Phœbe, the goddess of the moon. 3. **Calme**, here a verb. 4. **ses**, *his*, referring to **Océan**.

Page 85. — 1. **Du flot** limits **contour**. 2. **son**, *its*, referring to **la nuit**. 3. **l'amante qui s'incline**, *the beloved one bending over* (*i.e.* in anxious expectation).

Page 86. — 1. **à peine . . . pêcheur**: *in the distance the sail which was out of sight is just appearing.* 2. **qui . . . airs**, *which grows dim in the distance.* 3. **elle** refers to **ta barque**. 4. **l'étoile des mers**, north star.

Page 87. — 1. **Misène**: the promontory of Miseno, east from Ischia, upon the mainland. The poet probably finished this poem elsewhere, for he does not speak from the standpoint of Ischia. From the standpoint of Ischia, the moon cannot glide towards Miseno. In a letter written at Mâcon, in February, 1822, the poet sends this part of the poem, the song of the maiden, to his friend Aymon de Virieu. He was accustomed to send to this friend the poems that were occupying his mind, and hence it may have been written at that time. It seems to be written, however, as if the poet was, at least in thought, at Naples, for this alone explains the gliding of the moon towards Miseno. 2. **le coeur** *with heart*, etc. 3. **Sentirait**: this stanza and each one of the three following contains a conditional that together form the subordinate clauses to this long sentence, the principal verb of which is **serait** farther on. 4. **des soupirs**: sighs because language was inadequate. 5. **serait-il**: **il** refers to **celui qui** of the three preceding stanzas.

Page 88. — 1. **Éden**, to be pronounced *Éden* (nasal), to rhyme with **élyséen**. 2. **l'astre élyséen**, the moon. 3. **Élise** refers to his wife. *Jocelyn* is dedicated to Maria-Anna-Éliza, but in his letters he usually calls her Marianne.

V.

LES PRÉLUDES.

This poem was composed in 1822, and resembles in tone *Chant d'Amour*, *Ischia*, and *La Sagesse*, which together form a distinct circle, different from anything else of the poet's muse. After the poet's happy marriage in 1820, he passed out of his melancholy moods into the happy state of feeling expressed by these four poems. Nothing was truer for Lamartine than an expression of his to a friend: la vie est un horizon qui se développe à chaque pas qu'on y fait. These four poems mark a new step in his life, and reflect perfectly the happy year of domestic life from 1820–1822. It is evident that *Les Préludes* represent a later stage of this period than the others. See also introductions to the poems *La Sagesse* and *Ischia*.

Page 89. — **1. Embrasée,** *burning.* **2. cheveux**: the shades of night are here called its tresses. **3. Exprimant,** *pressing out the dew*, etc. The verb is here used in the literal sense. **4. lui** refers to **âme**. **5. entendais**: "the imperfect sometimes contrasts what used to be with what is." — SYN. Translate: *I used to hear*, etc. **6. Il** refers to **esprit capricieux**.

Page 90. — **1.** In the following poems, differing so widely in character and verse, the inspirations of the **esprit capricieux**, we must bear in mind that in reality it is the poet himself in his different moods who is speaking, although in name it is the **lyre** or **esprit capricieux**. **2.** The poet is here addressing his **bien-aimée**, for which see p. 91, n. 2. **3. livre** and **enivre** (two verses farther on) for **livres** and **enivres**: rather bold use of poetical license. **4. sur,** *pressed upon.* **5. la jeune Aurore**: Aurore is young, since as a goddess she possesses eternal youth. The poet here, however, thinks of the brightness of the morning itself rather than the mythical goddess of the morn. **6. ton âme . . . éclore,** *thy soul has just opened to happiness.* **7. de,** *on account of.*

Page 91. — **1. pliant**: see p. 79, n. 1. **2. bien-aimée** refers to his wife.

Page 93. — **1. L'amour . . . génie**: the poet here means that love can only be felt, and hence literary genius cannot describe it, although it can describe anything else. **2. D'effroi, de volupté,** *with*

fright, etc. 3. **se reprendrait**, from **se reprendre à**, *to become attached to.* In the midst of these horrors the soul would learn to count its own daily sufferings as blessings, and become attached to life again. 4. **repasser**: this infinitive and the infinitives in the following thirteen verses are all resumed by the one indefinite **tel** further on.

Page 94. — 1. **tel**: see preceding note. 2. **que**, *how.* 3. **gémir**: see p. 8, n. 1. 4. **vienne**, subjunctive after impersonal verb.

Page 95. — 1. **délivre**, optative subjunctive. 2. **Oublions**, imperative, *let us forget.* 3. This battle scene is inferior to the other parts of the poem. The poet speaks here from imagination alone. Lamartine reflects naturally the tones of the vibrating heart, as a mountain throws back an echo; he often, however, becomes very unlike himself when he abandons the field of his own emotions. The beautiful rural scene that follows, the reflection of his own life at Milly, is perhaps all the more beautiful by way of contrast. 4. **au devant** with verb *to go* or other verbs of motion is translated by *to go* (etc.) *to meet.*

Page 96. — 1. **eux-même**, poetic license for **eux-mêmes**, for sake of metre. 2. **bronzes**, poetic word, see list, p. 145, vii. 3. **jaillit**: the light flashes (reflected) from his bright helmet. 4. **servit de**, *to serve as;* the bright helmet serves as a mark to death.

Page 97. — 1. **Entier**, *without loss of limbs.* 2. **Les deux camps . . . tourbillons**, *the two armies inspired by the same valor dash at each other, meet, and from the shock, broken, mingle in bloody eddies their surging battalions.* 3. **D'une**, etc.: the closed ranks protect themselves *by an arch of steel, i.e.* swords and bayonets, etc. 4. **Un seul**, the distinct flash of each army's fire cannot longer be distinguished. 5. **Le salpêtre**, *the powder.*

Page 98. — 1. **le clairon**, *the bugle.* 2. **le son**, the sound of the above-mentioned instruments.

Page 99. — 1. **Que de**, *how many.*

Page 101. — 1. **aimais**: see p. 89, n. 5. 2. **sous**, *from under.* 3. **loin** limits **entraînaient**. 4. **sacrés**: because hallowed by early memories. 5. **saules . . . pleurez**, *dear willows, contemporaries of my childhood, bend down your long branches upon* (*i.e.* welcome) *the brother whom you mourn* [as lost to you].

Page 102. — 1. **S'éveiller**: this infinitive and the others in this

stanza and the six following are the logical subjects of the verb **est**, in the last verse of the next to the last stanza. **2. eux-même**, see p. 96, n. 1.

Page 103. — **1. Ce**, grammatical subject of **est**, repeats here the preceding infinitives. **2. divin Génie** refers to the **esprit capricieux**, whom in the beginning of the poem the poet invited to come and **préluder à son gré.**

VI.

LES ÉTOILES.

Lamartine is, in French literature, pre-eminently the poet of nature. He grew up far away from the noise of the great city, and never ceased to prefer the natural beauty of the country to the metropolis. In his travels, it is the brooks, bays, islands, mountains, and natural scenery that he loved to contemplate. As no other French poet, Lamartine has voiced the thoughts and feelings that arise in a sensitive soul in direct communion with nature. This poem, as beautiful as it is, is excelled by the lesson on astronomy which the village priest gives to the schoolboys in *Jocelyn.*

Page 104. — **1. s'enfuyant**: to be connected with **le crépuscule.** **2. De l'absence.** Order: pour consoler les cieux de l'absence du jour. **3. s'enfuit**, flees because the stars appear. **4. oiseau**: the student of course knows that the stars appear to move from east to west, and the poet here calls them celestial birds. **5. gerbes d'étincelles**, *flashes of light.* **6. flots** is not to be translated literally, as the figure would be spoiled. Translate: *reef.*

Page 105. — **1. semblent**, etc. Translate: *seem like eyes opened upon*, etc. **2. d'un**, etc., *returning to port from a distant shore.* The figure rightly apprehended is very beautiful. The student will remember that the stars seem to rise upon the horizon, and become ever more distinct as they approach us, or rather rise nearer to us. Hence when first seen they seem mere specks, like rocking ships at a great distance making for port. **3. vieillis**: different stars are setting and rising at all times of the night. Hence some are already old (**vieillis**) and about to disappear, while others have already been lost from view (**se**

sont perdus dans la route des cieux). **4. son** refers to **Dieu**. **5. l'orient**: the student will remember that the stars rise in the east; hence the allusion in the text to their charming the *orient*. As they rise (here **s'élancent**), one salutes each like a new-born that takes its place in the great family of stars. **6.** The student will remember the death of Julie, and will recognize the trend of the poet's thought. Julie constantly reappears in the great works of the poet.

Page 106. — **1. nous-même**: see p. 96, n. 1. **2. Fendre**: poetry is here the reality. The poet imagines the earth like a vast ship afloat in the ocean of air, cutting its way through the noisy elements. **3. pilote**: of course God is meant.

Page 107. — **1. qui** has for antecedent **éclat**. **2. Que ne**, see p. 3, n. 5.

Page 108. — **1. maux**, plural from **mal**. **2. l'œil du matin**, *dawn*. **3. l'horizon lointain**: reference is to the setting of the stars in the western horizon.

Page 109. — **1. la lyre**: see the theory of Pythagoras, p. 27, n. 2.

VII.

LA SOLITUDE.

The author says of this poem: Cette méditation de mes meilleurs jours est un cri d'admiration longtemps contenu qui m'échappa en apercevant le bassin du lac Leman [Geneva] et l'amphithéâtre des Alpes, en y plongeant pour la centième fois mon regard du sommet du mont Jura.

Page 110. — **1. S'abreuve d'oubli**, *drinks in forgetfulness*. **2. Il** refers to the antecedent of **qui** in the first verse, which is to be supplied. **3. Char**, the earth. He seems to leave earth and its cares.

Page 111. — **1. s'enfuit**, flees as the sun rises. **2. Il**: see p. 110, n. 2. **3. Tournoyer**: from these dizzy heights all reels before him. **4. Des mondes**, genitive limiting **le mystère**. **5. s'abaisse**, *is revealed*.

Page 112. — **1. au loin**: the clouds hanging far and wide around the peak are likened to its tresses. **2. dire**, infinitive depending upon **semble**. **3. Ocean**: the clouds that spread out beneath him and

cover the whole face of the sky, are compared to the ocean. **4. y,** *here; i.e.* upon the peak. **5. Que = tandis que.** Translate: *And already the dark night has descended from the skies, while to these summits he* (**cet astre** *i.e.* the sun) *is yet bidding a long farewell.* That is, the sun tarries long upon the mountain top after it is elsewhere dark.

Page 113.—1. Ainsi, etc. Freely, thus: *the purer the element is, the less of the common man there survives in us.* Notice the apparently redundant **et** in the text. This **et** is used to denote that the statement in its clause is the consequence of the preceding. **2. Mais ton . . . regards.** Free: *Thy image, O God, within us, as it rises towards Thee in these grand manifestations of Thee around us, becomes perceptibly* (**à nos regards**) *larger.* **3. Lui** refers to **l'âme solitaire. 4.** From this verse on, the poet turns away from the mountains to other scenes in nature, and aptly concludes the poem with the words: **Et toute la nature est un hymne à ta gloire.**

Page 114.—1. où, *upon which;* its antecedent is **monts. 2. d'où,** *from which;* its antecedent is **trésors des hivers,** the accumulated snows of winter. **3. rochers de cristal,** ice melting and flowing down into the fields.

VIII.

LE PASSÉ.

This poem, according to the poet's statement, was written in 1824, but we know that a part at least was written earlier. The meditation was addressed to Aymon de Virieu, the poet's dearest friend. With him the poet was accustomed to share all his joys and sorrows. This friendship dated from their school days at Belley, and lasted till the death of the friend. Their letters show us this friendship in all its intensity and reality. The poet here speaks with one who is acquainted with all the inmost history of his life, and hence a number of the allusions in the poem are not entirely clear even to the reader who has made a careful study of his life. It is this artless tone of intimacy that renders the poem so real. There are very few, who in certain moments of their life, have not in their experience had an unwritten poem simi-

lar to *Le Passé.* The poem is pervaded with a melancholy that may appear when we return to the past.

Page 115. — 1. **matin,** *morning.* The time indicated seems to be the time when the sun has spent its greatest force and is declining. 2. **journée,** *day's work.*

Page 116. — 1. **il,** grammatical subject of **reste**; the logical subject is **l'espérance et l'amitié.** 2. **Ami,** Aymon de Virieu: see introduction to this poem. 3. **le berceau**: a poetical exaggeration. 4. **tombeau**: the poet has expressed this wish also in a letter to his friend.

Page 117. — 1. After simple interrogative comparative sentences the **ne** is omitted. 2. **En vain**: because their hopes were so high, their young lives so strong and fresh, that they, like the ancients, were not moved at the idea of death, and looked upon the cypress as a useless ornament of the way. This faint impression made by death upon a young man full of life is very realistic. 3. **cyprès**: see p. 62, n. 1. 4. **Hélas**: they then dreamed about the glorious days without number between the past (**hier**) and the future (**demain**); but now, tired of life, the thought that these days were without number provoked an *alas!* 5. **Nisida**: a little island in the Gulf of Naples. The poet here alludes to the happy year (1811) when they were at Naples together.

Page 118. — 1. **les dédales,** *labyrinths.* 2. **souvenir glacé,** *dim recollection.* 3. **l'astre adouci des ombres,** *sun tempered by* (de) *the clouds.*

Page 119. — 1. **sur la scène du monde** modifies **se leva.** 2. **ton**: the poet here and elsewhere in this poem seems to be addressing himself instead of his friend. 3. **premier soleil** refers probably to the young lady celebrated in *Les Confidences* as Lucy. See Biographical Sketch, p. x. The poet here and in the following two stanzas reviews in order his three **amours.** 4. **rivage,** *shore:* the reference seems to be to Naples. 5. **nom chéri,** Graziella. See Sketch, p. xi. 6. **fleuve,** literally *stream:* the reference seems to be to Lake Bourget. See Sketch, p. xii. 7. **palais,** l'abbaye de Haute-Combe: upon the shore of Lake Bourget, where, according to the poet's statement in *Raphäel,* he became enamored of Julie.

Page 120. — 1. **un ange**: reference is to Julie. 2. **ailes d'azur**, *soaring wings*. 3. **des** = **de les**, *from the*.

Page 121. — 1. **qui** has for antecedent **vœux** and **projets**. See p. 39, n. 2. 2. **l'heure**, *time*.

Page 123. — 1. **Ce roi**, David. 2. **Carmel**, mount in Palestine.

IX.

LE POÈTE MOURANT.

This splendid poem was written in 1825. The poet suffered much in his early life from bad health, and we often find allusions to his sickness in his letters. This poem was written in a state of melancholy, produced by the impression that he was not to live much longer. Under the influence of this passing but gloomy mood, a large horizon opened up to the poet, and this poem, full of Christian reflections, arose. We must remember his thoroughly religious nature.

Page 124. — 1. **l'airain** = **cloche**. 2. **cygne**: antiquity attributed a melodious song to the swan that was about to die. 3. **soit**, optative subjunctive.

Page 125. — 1. **Qu'est-ce . . . pleure**, *what, therefore, are a few days worth, that we should bewail them?* 2. **qu'il pleure**, *let him weep*. 3. **celui**, here used to explain more fully **il**, is the subject of **voit**. 4. **m'en vais**, from **s'en aller** (= **mourir**), *to die*.

Page 126. — 1. **harpe éolienne**, an instrument whose cords the wind causes to vibrate.

Page 127. — 1. **lui** refers to **la gloire**. 2. **l'ont**: **le** refers to **accord**. The poet brings forth a sound upon his lyre and then allows it to die away, and compares fame with this short-lived accord. 3. **nom** refers to **gloire**. 4. **qu'il s'abime ou surnage**, concessive subjunctive, *whether it sinks or swims*.

Page 128. — 1. **Philomèle**, English, Philomela, daughter of King Pandion, in Attica, being dishonored by her brother-in-law Tereus, was metamorphosed into a nightingale. 2. **sentir**: this infinitive and those in this and the two following stanzas are referred to by **voilà** in the last verse of the third stanza from this. 3. **manquer**, infinitive, depending upon **voir**.

Page 129. — **1. leur** refers to **soupir, un regret. 2. oiseau qui voit dans les ombres,** the owl. **3. Le pied sur une tombe,** adverbial expression, modifying **tient,** *with the feet beside a tomb.*

Page 130. — **1. passe,** optative subjunctive.

X.

LA SAGESSE.

The poet in his annotations, written many years after the poems themselves, tells us that this beautiful *méditation* was composed in 1826, at Florence. However, he is so careless in his dates that we are never quite sure of his statements when he gives us figures. There is nothing in his letters, as is usually the case, to assure us of this date. Judging by the tone of the poem, it seems to belong to the period of *Chant d'Amour*, *Les Préludes*, and *Ischia*. The tone of these poems is remarkably peculiar to this period of his development, and finds its parallel only in the letters of the same period. This poem, *La Sagesse*, can be reconstructed from the poet's letters of 1820 and 1821. Every thought in the poem can be found in these letters, and in some cases almost the identical expression. The poet passed after 1822 forever out of this peculiar mood, and the poems and the letters that for two years (1820–22) had borne this peculiar stamp, changed, and hence it seems strange to find the poem assigned to 1826.

After the poet's marriage, in 1820, a great change came over him. He became truly happy; and every letter is full of the new life that had come to him. He forgot the world and soaring thought, that had so often before carried him into lonely places to meditate. His whole thought was entirely occupied in the little circle of domestic life. Such a magnetic, restless force could not long remain there; but so long as this life lasted, his enjoyment of it was complete, and he was almost unconscious of the great questions that stir up human thought and that soon were to bring him before the nation. The following sentence from one of his letters of this period, containing a description of his pleasant sojourn at Ischia, will increase the understanding of the poem: De là (a favorite spot upon the island) nous entendons de loin en loin par la voix des gazettes le bruit des

révolutions et contre-révolutions qui amusent l'espèce humaine et interrompent un peu la monotonie de sa pauvre existence. In another letter of this period: Je dis comme Salomon: tout est vain excepté de vivre avec sa femme et d'aimer ses amis. Again: Dis moi . . . S'il est vers la sagesse une autre route à suivre, Et si l'art d'être heureux n'est par tout l'art de vivre!. This poem is a perfect expression of this period of the poet's life.

Page 131. — 1. **Solime**: poetic word for Jerusalem. 2. **Thabor**: mountain in the Holy Land. 3. **Sion**: mount upon which Jerusalem stands. **vieillard de Ségor**: the reference is probably to Solomon. The poet here means that what follows is to be an imitation of Solomon's tone as found in Ecclesiastes. This book is generally supposed to have been written by Solomon in his old age.

Page 132. — 1. **Sarons**, usual form is **Sçaron**; English, *Sharon*. The words of Solomon's Song, "I am the rose of Sharon, the lily of the valleys," are here in the poet's mind. 2. **choisissez**: the happily married poet, in his letter to his intimate friend urges him thus: Cherche donc et marie-toi. . . . Choisis et sois choisi.

Page 133. — 1. **Le jour . . . nés**: the thought of these verses is explained by a passage in one of the poet's letters. He means that it is better to enjoy our short life here below, than by ruining it, to insure our future renown through centuries. 2. **ombres legères**, *shadowy forms*. 3. **l'aurore**: note the contrast between **ombres**, used above, and **aurore**, the difference between life here below and above.

XI.

LES FLEURS SUR L'AUTEL.

This little poem was inserted among the *Nouvelles Méditations* in 1846, some years after the first edition appeared. It is the translation of a vague feeling of the inadequacy of human power to express devotional feeling.

Page 134. — 1. **Fondre**, etc. Translate: *when the human soul feels a need of melting with pure love*, etc. 2. **Ne** alone is sufficient in rhetorical questions (those not requiring an answer from their very nature), the **pas** or **point** after the verb being omitted. 3. **le feu**:

the old man who has lost the fire of manhood has no sacrifice to offer. **4.** The children cannot pretend to offer their poor, trembling torch as a valid sacrifice. **5. cilices**: a hair belt worn for the mortification of the flesh to atone for sin. The poor penance of the hair belt does not suffice for a true sacrifice. **6. ces prières écloses**, what a beautiful figure!

Page 135. — **1. du ciel**, *the gift of heaven*, as opposed to the artificial sacrifices of man.

Joynes' Meissner's German Grammar.

A German Grammar for schools and colleges, based on the Public School German Grammar of Professor A. L. Meissner, of Queen's College, Belfast. By EDWARD S. JOYNES, Prof. of Mod. Langs., S. C. College. Half leather. 390 pages. Price by mail, $1.35. Introduction price, $1.25.

THIS book aims to supply a want not heretofore met—of a German grammar at once sufficiently elementary and progressive for the beginner, and sufficiently systematic and complete for the advanced scholar, yet within reasonable limits of size and price.

The special circular on the book furnishes ample evidence that it is to take its place in the very front rank of grammars intended for class-room use. Though only recently issued, it has received the most extraordinary encomiums from the highest quarters, and has been already introduced into a large number of leading colleges and schools.

Calvin Thomas, *Prof. of German, Mich. Univ.:* As a working grammar for the class-room, I know of nothing which appears to me quite as good.

H. H. Boyesen, *Prof. of Modern Languages, Columbia Coll., N. Y.:* I find it a good and conscientious piece of work, and well adapted to college use.

Franklin Carter, *Pres. of Williams Coll.:* I am quite ready to speak well of it. It has neither too much nor too little for the working grammar of a college class.

Carla Wenckebach, *Prof. of German, Wellesley Coll.:* The best book of its kind. It gives all necessary grammatical information in a well-arranged system and in a clear and concise form; it is happy in illustration and practical in its exercises. I trust it will have the extended use it so richly deserves.

Sylvester Primer, *Dept. of Modern Languages Coll. of Charleston, S. C.:* I have used it and can give it my hearty recommendation as the very best text-book for acquiring a practical knowledge of German. It will prove the best German grammar either in America or Europe.

Schele De Vere, *Prof. of Modern Languages, Univ. of Virginia:* I expressed my very favorable opinion of it in strong terms. I prefer it to any other.

C. W. Pearson, *Prof. of German, North-western Univ., Ill.:* We put it down among the requirements for admission.

Casimir Zdanowicz, *Prof. of German, Vanderbilt Univ.:* I am now using it, and find it the best practical working grammar published in this country.

J. A. Harrison, *Prof. of Mod. Langs. Washington and Lee Univ., Va.:* It fulfills more thoroughly than any other. the demand for a complete, working, practical introduction to the study of German.

D. Collin Wells, *Teacher of German, Phillips Acad., Andover:* I am exceedingly pleased with it. We use it.

Oscar Faulhaber, *Teacher of German, Phillips Acad., Exeter:* It is in my opinion a decided success.

Mills Whittlesey, *Master of Modern Languages, Lawrenceville School, N. J.:* Superior to any other similar work designed for the class-room.

Modern Languages.

Joynes-Meissner's German Grammar. (Price, $1.25.)

Sylvester Primer, *Prof. of Modern Languages, College of Charleston, S.C.:* It will prove the best German Grammar either in America or in Europe.

Sheldon's Short German Grammar. (Price, 60 cents.)

Irving J. Manatt, *Pres. of Neb. State Univ.:* I can say, after going over every page of it carefully in the class-room, that it is admirably adapted to its purpose.

Deutsch's German Exercises and Select German Reader. (90 cents.)

H. C. G. Brandt, *Prof. of German, Hamilton College:* An excellent book. I shall use it for a beginner's reader.

Boisen's Preparatory German Prose. (Price, $1.00.)

Hermann Huss, *Prof. of German, Princeton College:* I have been using it, and it gives me a great deal of satisfaction.

Grimm's Märchen. Eight tales with notes and vocabulary. (75 cts.)

Arthur C. Dawson, *Prof. of Modern Languages, Beloit College, Wis.:* An admirable text-book in all respects.

Hauff's Märchen: Das Kalte Herz. With notes and vocab. (75 cts.)

G. H. Horswell, *Prof. of Modern Languages, Northwestern Univ. Prep. School:* It is prepared with critical scholarship and judicious annotation. I shall use it.

Bernhardt's Novelletten Bibliothek. Vol. I. With notes. (75 cents.)

Hans C. G. von Jagemann, *Prof. of German, Indiana State Univ.:* A very interesting and instructive book for rapid reading. I intend to use it again for the same purpose.

Bernhardt's Novelletten Bibliothek. Vol. II. Six stories with notes. (75 cents.) To be ready in May, 1888.

Johnson's Schiller's Ballads. With notes. (75 cents.) Just issued.

Schiller's Der Taucher. With notes and vocab. (10 cents.) Just issued.

Faulhaber's Francois's Phosphorus Hollander. With notes. (25 cts.)

Hodge's Course in Scientific German. Notes and vocab. (Price, $1.00.)

J. M. Hart, *Prof. of Modern Languages, Univ. of Cincinnati:* I shall take pains to call the attention of our students to the book and its merits.

Super's Graded French Reader. Ready in August, 1888.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. Notes and vocab. (75 cts.)

Fontaine's Historiettes Modernes. Ready in June, 1888.

Curme's Lamartine's Méditations. Ready in June, 1888.

Grandgent's Italian Grammar. (Price, 80 cents.)

L. D. Ventura, *Prof. of Italian, Sauveur Summer School:* It will undoubtedly fill a *lacune.* It is clear, very condensed, modern, and *Italian in every respect.*

Ybarra's Practical Spanish Method. (Price, $1.20.)

B. H. Nash, *Prof. of Spanish, Harvard Univ.:* The work has some very marked merits. The author evidently had a well-defined plan, which he carries out with admirable consistency.

D. C. HEATH & CO., Publishers,

BOSTON, NEW YORK, AND CHICAGO.